

www.e-rara.ch

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les moeurs, les usages, &c. des chinois

Nyon.

A Paris, MDCCLXXVI-MDCCXCI] 1776-1791

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 7092

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-28735>

Notes.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

 N O T E S.

N O T E P R E M I E R E , page 282.

Jugement in-
consequent sur
les caractères
chinois.

L'ESPRIT des hommes est bien inconséquent. On admire l'artifice des caractères chinois, on est effrayé de leur nombre, on les regarde comme une des plus singulieres inventions de l'esprit humain; & on finit par dire que les Chinois n'ont pas eu assez d'esprit & de pénétration pour arriver jusqu'à l'alphabet dont les lettres n'indiquent que des sons.

N O T E 2 , ibid.

Vues du Gou-
vernement en
Chine, relative-
ment aux ou-
vrages publics,
aux honneurs
& aux distinc-
tions.

Tous les ouvrages publics ou pour le public, sont autant de voix qui annoncent la grandeur & la puissance de l'Empire de Chine. On en parle avec éloge en Europe; que seroit-ce si on savoit les attentions & les soins du Gouvernement pour entretenir & pour réparer les digues qui contiennent les plus grands fleuves dans leur lit; les ecluses qui en dirigent le cours & les divisent en petits canaux pour la commodité des transports & la facilité du commerce intérieur, &c. Les charges de l'Etat à cet égard sont immenses, mais dirigées par l'économie de la haute Antiquité, qui ne fait point acheter au peuple, de la fureur de son front, un vain plaisir des yeux, dans ce qui doit se borner à l'utile. Outre les grands ouvrages qui se rapportent directement à la sûreté, à l'utilité & à la commodité des peuples, combien d'autres dont ils ne sentent que le faix! Qu'on compte ce qu'il doit dépenser pour les Tribunaux de tout l'Empire, & pour le logement qu'il donne à presque tous les Mandarins de robe & d'épée, qui ont des emplois dans la Capitale & dans les Provinces. La politique chinoise n'admet la magnificence que dans ce qui est fait pour annoncer la richesse & la splendeur de l'Etat, ou dans ce qui conserve ou illustre l'autorité; mais dès qu'elle y vise, tous ses trésors sont ouverts. Elle environne le Prince d'un éclat, d'une pompe & d'une grandeur qui étonnent l'Europe, & qu'elle appelle *faste asiatique*, sans en pénétrer les vues: vues sages & sublimes qui cachent l'homme sous cet appareil, pour ne faire voir que l'Empereur, & le forcent

lui-même à s'observer, à se contenir & à se respecter sans cesse. Elles s'étendent également à tous les hommes publics; & leur accordent des distinctions, des préférences & des honneurs proportionnés à leur grade & à leur autorité, pour frapper la multitude & la contenir dans le devoir. Mais d'un autre côté elles empêchent la magnificence de pénétrer dans les maisons des particuliers, quelque riches qu'ils soient; elles resserrent les gens en place dans la sphère de leur rang, dont ils doivent porter le signe; elles n'accordent d'aller en chaise-à-porteur ou en voiture, qu'aux Princes, aux plus grands Seigneurs & aux premiers Magistrats: tous les autres Mandarins tartares doivent aller à cheval hiver & été; elles conduisent la Cour, toutes les années, à une chasse qui a toutes les fatigues & toutes les incommodités des campemens militaires; elles arrêtent toutes les inventions & innovations, tous les raffinemens du luxe, en paroissant ne frapper que sur le mépris des anciens usages; elles favorisent en tout le peuple, & étouffent dans le germe cette classe, si commune ailleurs, de citoyens inutiles, de bourgeois qui, à la faveur de leurs possessions, sont comme des plantes parasites dans la société, jouissant de tous les avantages qu'elle procure & ne faisant rien pour elle. Que fais-je? Elles entretiennent tous les préjugés qui rendent odieux la mollesse, la délicatesse & le faste, & encouragent ouvertement la simplicité des mœurs & la frugalité; elles flétrissent avec éclat les contempteurs des plus petites loix, afin d'inspirer un plus grand respect pour les plus essentielles; & couronnent des actions de vertu obscures, afin d'affoiblir la séduction des mauvais exemples.

N O T E 3, page 284.

Dans quel tems a vécu *Fou-hi* ou *Fo-hi* ou *Pao-hi*? Combien d'années se sont écoulées entre lui & *Yao*? Il n'est pas possible de rien articuler de précis là-dessus. Mais du moins que disent les savans Lettrés de Chine? Que les monumens leur manquent. D'où vient donc qu'on a débité en Europe, que l'Histoire de Chine remontoit aussi haut que les Dynasties égyptiennes de Sanchoniaton? C'est que tout en reprochant aux Missionnaires de faire un mystère des Antiquités chinoises, on a pris pour des assertions historiques & fondées en preuve, ce qu'ils ont eu la candeur de raconter d'après le supplément des Annales & autres écrits qu'ils ont trouvés: supplément trop moderne

Des tems reculés de l'Histoire des Chinois.

pour mériter quelque croyance ; supplément qui se réfute lui-même par les fables , les contradictions , les répétitions puérides & les faits bizarres dont il est tissu ; supplément fait long-tems après l'incendie , sur des mémoires obscurs , sans preuve , sans autorité , sans détails , & publiés la plupart par les sectateurs de *Tao-tse* ; supplément si universellement méprisé , qu'il n'est jamais cité , ni dans les Edits des Empereurs , ni dans ce qui sort du College impérial & du pinceau des grands Lettrés ; supplément enfin , qu'il suffit de lire pour comprendre qu'il n'est qu'un vain amas de traditions obscures & de rêves mal digérés. Tout ce que je puis dire ici , c'est qu'on ne trouve rien dans les *King* , d'où l'on puisse tirer des lumieres sur les tems qui se sont écoulés entre *Fou-hi* & le célèbre *Yao*. *Se-ma-tfien* , le pere de l'histoire en Chine , & le modele de tous les historiens , a commencé ses Annales *ex abrupto* par *Hoang-ty* , ce qui a fait dire à *Soui-hoei-tong* , que l'histoire de ce grand homme étoit un corps sans tête. Or , *Se-ma-tfien* avoit parcouru tout l'Empire pour recueillir des mémoires ; il avoit à sa disposition les manuscrits que son pere avoit rassemblés à grands frais ; on lui confia tous les livres de la bibliothèque impériale , & tout ce qu'on avoit recouvré de monumens anciens depuis que la paix avoit été rendue aux Lettres. Est-il vraisemblable qu'il eût gardé un si grand silence sur *Fou-hi* , s'il eût vu quelque vraisemblance dans ce qu'on a débité depuis ? Son silence affecté est d'autant plus concluant , qu'il a fait usage pour son histoire (& en cela il est critiqué par les Savans) , des livres *Kia-yu* & *Koue-yu* où il est parlé de *Fou-hi*. On a cité des livres en Europe ; mais quels livres ? *Il vaudroit mieux ne rien croire de ce qui est dans les livres* (dit *Mong-tse*) *que d'ajouter foi à tout ce qui est écrit.*

N O T E 4, page 285.

De Confucius
& de ses ouvrages.

On desireroit fort , en Europe , une Histoire exacte de Confucius & une Notice raisonnée de tous ses Ouvrages. On la desire aussi beaucoup en Chine (*). Ce n'est pas que les Lettrés n'aient rassemblé tout ce qu'on en a trouvé dans les anciens monumens , & n'aient

(*) Nous espérons recevoir incessamment de Chine une Histoire très-curieuse & très-détaillée de Confucius ; & nous ne manquerons pas , dès que nous l'aurons reçue , d'en enrichir ce recueil. *Note de l'Éditeur.*

composé une espèce d'histoire de ses *dits & faits*; mais les mémoires d'où on l'a tirée, ne sont qu'un tissu d'*ouï-dire* & de traditions vieilles, altérées & mêlées de fables. Le sérieux même d'un Roman bourgeois ne s'accorderoit pas du burlesque miraculeux de la fécondité de sa mere, & de la musique qui se fit dans les nuées le jour de sa naissance. Les Critiques chinois s'accordent tous à traiter de fabuleuses, la plupart des anecdotes & des particularités dont on a orné l'histoire romanesque de sa vie. Pour ses ouvrages, c'est une science en Chine de distinguer ceux qui sont incontestablement de lui, de ceux qu'on lui attribue sans pouvoir prouver qu'ils en sont. Le peuple des Lettrés lui fait honneur de tout ce qui porte son nom, ou celui de ses Disciples qui ont écrit d'après ses enseignemens, qui ont raconté les anecdotes de sa vie, & conservé ses réponses; mais les Savans y regardent de plus près. Ils examinent comment ses prétendus ouvrages ont été conservés, recouvrés, publiés, & les preuves qu'on a de leur authenticité. Ils suivent l'histoire des éditions qui en ont été faites, remarquent les différences qu'on y trouve, comparent les témoignages des plus anciens Auteurs, insistent sur les observations des Critiques; & dans les livres même qu'ils admettent, ils rejettent des chapitres entiers. Que de discussions sur les variantes d'une seule phrase, sur une seule lettre même! Ces détails sont nécessaires en Chine, où ils maintiennent le goût du vrai & la saine critique; mais qui auroit la patience de les lire au-delà des mers? Il en est de Confucius comme de tous les grands hommes de l'Antiquité. Faute de voir que le vrai merveilleux de sa vie est d'avoir soutenu par sa sagesse & par sa vertu, tous les assauts de l'amour-propre contre une conduite simple & unie, on a imaginé des fables pour l'enluminer. La malice, la jalousie, la fausse erudition, l'esprit de parti, se sont accordés par différentes vues, à lui attribuer des maximes, des réponses, des bons mots & des décisions, dont l'ensemble laisse prendre de ce philosophe citoyen & patriote, toutes les idées qu'on veut. A juger de Confucius par ce qu'on fait sûrement de sa vie & par ce qui reste des ouvrages, qui sont incontestablement de lui, on peut lui appliquer le *nemo virtuti simillimus*, dont on a décoré Caton; & il le

mérite par sa probité , sa décence , son zèle pour la doctrine des Anciens , son amour pour la vérité , la beauté de sa morale , la sagesse de sa conduite , & sa fermeté dans les disgrâces & dans les revers. Soit qu'on le considère comme Citoyen , comme Philosophe , comme Savant , ou comme Homme d'Etat , il est digne d'être mis au nombre des plus grands personnages. Pour ses écrits , on lui applique ce qu'on a dit d'Aristote : *à pluribus laudatus quàm intellectus.*

N O T E 5 , page 285.

Idées des anciens peuples sur leurs livres sacrés.

Les Savans d'Europe devoient approfondir d'où viennent les idées qu'ont tous les anciens peuples de leurs livres sacrés , le soin avec lequel ils les conservent , l'autorité & l'infailibilité qu'ils leur attribuent , les différens sens dans lesquels ils les expliquent , &c. Les Chinois disent : — *il n'y a qu'un Saint qui puisse être auteur des King.* — *L'Y (King) est le livre du Ciel.* — *Le Chang (Chou ou Chou-king) est le livre du chang-ty.* — *Le Chi (King) ne parle que du Seigneur & du Ciel.* — *Les six King ont sur-tout la doctrine pour objet.* — *L'homme n'a pas deux cœurs , ni les six King deux doctrines , &c.* Il me seroit facile d'accumuler des textes sans nombre , pour prouver qu'ils disent à-peu-près des *King* ce que nous disons de nos divines Ecritures.

L'antiquité , l'universalité de cette façon de penser , toute autre considération à part , piquent la curiosité & intéressent. Mais quand on considère que les *King* contiennent une fort belle morale , parlent du souverain Seigneur , de la Providence , de la récompense des bons , du châtement des méchans , d'une vie après la mort , &c. presque comme les divines Ecritures , on ne se lasse pas d'admirer que leurs Auteurs aient si bien conservé & transmis la doctrine de la haute Antiquité , & on n'est plus surpris que les Chinois aient pour eux tant de respect & de vénération. Je vais plus loin. Ce qu'ils disent du culte religieux par les offrandes , les sacrifices , la prière , les vœux , le jeûne , les fêtes , les expiations , &c. est singulier & frappant. A l'occasion du sacrifice , je prie les Savans de faire attention 1^o. que le sacrifice sanglant , à l'envisager en soi & indépendamment de toute idée d'institution divine , comme signe & représentation de la

mort de l'Homme-Dieu pour expier les péchés du monde, que le sacrifice sanglant, dis-je, répugne à l'idée du culte qu'on doit à l'auteur & conservateur de tous les Etres; 2°. que toutes les Nations du monde dont parle l'histoire ancienne, ont connu & fait des sacrifices sanglans; 3°. que chez plusieurs, on a immolé des hommes ou souffert que des hommes s'immolassent par dévouement. Quand toutes les Nations s'accordent à faire une même chose, ne pourroit-on pas dire que c'est le signe d'une tradition connue & très-ancienne; & un signe d'autant plus certain, que la chose est plus éloignée des idées naturelles?

N O T E 6, page 285.

Ces *King* du second ordre sont 1°. les *se-chou* ou quatre livres de l'Ecole de Confucius, *la grande science, le juste milieu, les discours & paroles, & les ouvrages* de *Mong-tsé*; 2°. les deux livres sur les rites de la dynastie des *Tcheou*; 3°. les livres de *la Piété Filiale*; 4°. les trois anciens commentaires du *Tchun-tsieou*; 5°. l'ancien dictionnaire *Eul Ya* (*).

Des *King* du second ordre,

N O T E 7, page 286.

J'ai lu assez attentivement plusieurs de ces livres & sur-tout les plus anciens. Plus je les lisois, plus j'étois surpris du peu de cas qu'en font les Lettrés. Cela me donna l'envie de voir ce qu'ils alleguent pour justifier leur façon de penser, & de tenter une nouvelle lecture pour pouvoir mieux me décider. Qu'est-il arrivé? J'ai trouvé, comme eux, 1°. que la doctrine de ces livres est trop loin du cœur humain, & pleine de raffinemens inconnus à l'Antiquité; 2°. qu'au lieu de ramener leur morale aux devoirs de tous les jours, qui font l'homme & le citoyen, ils s'évaporent en raisonnemens solipfes & philosophiques qui tendent à concentrer chacun en soi; 3°. qu'en parlant de l'Être Suprême & de tout ce qui a trait à la vertu, ils déraisonnent pour vouloir trop raisonner, & donnent dans des idées qui tendent au fatalisme, à la superstition, & même au quiétisme. Quant

Des livres du tems des *Tcheou*.

(*) De ces divers ouvrages, on en trouve deux traduits dans ces Mémoires: *la Grande Science*, Tome I, page 436; le

Juste Milieu, ibid., page 459; & plusieurs extraits concernant *la Piété Filiale*, Tome IV, page première & suiv. *Note de l'Edit.*

au style, à la diction, à la maniere de traiter un sujet & de le développer, on est forcé d'admirer leur supériorité sur tous les Ecrivains des âges suivans.

Pour donner quelque idée de leur laconisme, je me hazarde à traduire deux chapitres pris à l'aventure, le premier de *Yotzé*, en 185 caractères; le second, qui en a 150, de *Tséya*.

« Qu'est-ce que gouverner? Le Sage n'emprunte pas sa politique; »
 » il la trouve dans son cœur. S'il bâtissoit sur les pensées des autres, il bâtiroit sur le sable. Or sa politique doit porter sur un »
 » fondement inébranlable: sans cela il verroit le bien, & ne pourroit »
 » pas le faire; connoitroit la vérité, & lui tourneroit le dos; feroit »
 » environné de toutes les splendeurs de la sagesse, & ne pourroit »
 » pas en réfléchir les rayons. Les changemens de l'homme sont en »
 » bien, ceux de la bête en mal. L'homme qui n'est pas vertueux, »
 » se met au rang des animaux. Le Sage est lui-même; la supériorité »
 » de ses vues le distingue de la foule, & sa conduite exprime ses »
 » vertus. Ce n'est pas aux vices des autres qu'il doit l'éclat de son »
 » innocence, ni de sa haine contre les désordres publics qu'il tire »
 » son zèle. Voilà pourquoi la vérité parle par sa bouche & persuade »
 » le bien.

» *Ouen-ouang*. Comment rétablir la concorde & la faire régner dans »
 » l'univers? *Tséya*. L'univers n'appartient pas à un seul. L'univers »
 » est l'univers de tous les peuples, & ses biens sont communs. Qui »
 » regne sur l'univers & s'en approprie les biens, a perdu son sceptre. Le Ciel a ses révolutions, la terre a ses richesses: qui s'en »
 » sert au profit de la société, est bienfaisant, & tous les cœurs se »
 » tournent vers lui. Qui éloigne la mort, adoucit les peines, écarte »
 » les périls & contient ses passions, est vertueux & tous les cœurs »
 » se donnent à lui. Qui n'a de tristesse & de joye, d'aversion & »
 » d'inclination que celles du peuple, est juste & tous les cœurs volent »
 » vers lui. Tout homme craint la mort & aime la vie, estime la »
 » vertu & cherche ses intérêts. L'art de régner consiste donc à con- »
 » server la vie des peuples, & à les faire jouir de ses biens dans »
 » les bras de l'innocence. *Ouen-ouang*. C'est l'ancienne doctrine, com- »
 » ment oserois-je ne pas obéir aux volontés suprêmes du Tien? Ces »
 » deux Philosophes vivoient plus de 500 ans avant Confucius. Le peu »
 » qui

qui reste de leurs écrits, se sent de la doctrine des *Tao-sée* qui les ont publiés.

N O T E 8, page 286.

Tout ce qui a trait aux caractères & à la maniere de les écrire, a été traité, discuté & épuisé mille fois par les plus savans Lettrés. Le seul *Tchang-tfien*, qui a vécu plus de 80 ans, a passé presque toute sa vie à vérifier, à éclaircir & à corriger les recherches immenses du célèbre *Hiu-tchi*, Auteur du *Chou-ouen*, ouvrage admirable où l'érudition la plus exquise ne fait pas un pas sans s'éclairer du flambeau de la critique de son tems. Chaque Dynastie a eu ses Grammatistes, ses Philologues; & les derniers ont profité des erreurs & des découvertes de leurs prédécesseurs: la préface du Dictionnaire *Tching-tse-tong* cite 135 Ouvrages différens. Il n'en est pas plus estimé des Lettrés, parce qu'il a manqué de critique en parlant des etymologies. Cette partie de la Grammaire chinoise est plus essentielle que chez nous, & demande des recherches immenses. Remarquons à cette occasion 1°. qu'il n'y a guere que 9800 caractères dont on ait pu constater l'authenticité sur les *King*; 2°. que dans les manuscrits & monumens qui les ont conservés, on a trouvé des variantes assez considérables; 3°. que *Hiu-tchi* lui-même a travaillé sur le *Siao-tchouen-tse* & peu sur le *Kou-ouen*; souvent même il a été forcé de recourir à différentes écritures de la fin de la Dynastie des *Tcheou*, & du commencement de celle des *Han*; 4°. que les plus fameux Lettrés ont toujours été partagés & le sont encore sur la vraie orthographe de plusieurs caractères, & alleguent des autorités, des raisons, des traditions & des exemples, sur lesquels il est difficile de prononcer. J'ai pris le parti de laisser à côté toutes les controverses, & de m'en tenir à ce qui est le plus universellement reçu. Il n'appartient pas à un étranger de vouloir se frayer une nouvelle route dans le monde immense de l'érudition & des antiquités chinoises. Qui, au-delà des mers, pourroit ou voudroit les suivre? Les *Fourmont* même & les *Bayer* se trouveroient en pays presque inconnu.

Des Ouvrages qui traitent de la maniere d'écrire les caractères chinois.

Prestat suxisse medullas

Autorum, titulos aliis nomenque relinquo.

Tome IX.

Y y

N O T E 9, page 288.

Des Koua.

La couleur des *Koua*, l'endroit où on les suspendoit, pouvoient en déterminer le sujet, soit pour intimer des ordres, soit pour avertir de quelques corvées, soit pour indiquer quelque cérémonie religieuse, &c. Quand une Colonie commence à s'établir, il ne s'agit pas de garder des formalités. Dans combien d'endroits la couleur du pavillon, la manière de le placer, de l'élever, de l'abaisser, &c. a-t-elle tenu lieu d'ordonnances & d'édits, de hérauts d'armes & d'huissiers ? Ceux qui savent l'histoire de nos premiers établissemens dans les Indes & dans l'Amérique, entreront aisément dans ma pensée. Ceux qui y présidoient, ne pensoient guere à se servir de nos lettres.

N O T E 10, *ibid.*

Usage d'écrire
sur des ecor-
ces, des plan-
chettes, &c.

Les Savans n'ont pas besoin qu'on leur rappelle que les anciens peuples se servoient d'ecorces d'arbres, de feuilles, de petites planchettes, *dolatis à ligno codicillis*, comme s'exprime S. Jérôme dans sa Lettre à Ninus d'Aquilée. Autant que je puis m'en souvenir, on en conserve dans quelques Bibliothèques, qu'on dit être du tems que les Lombards régnoient en Italie. Ceux qui ont voyagé dans l'Inde, savent qu'on s'y sert encore de feuilles de palmier desséchées, sur lesquelles on écrit avec un poinçon. En Chine, on se servoit, dans l'Antiquité, de petites planchettes de bambou fort minces, mais très-dures. Leur longueur varioit selon l'entredeux des nœuds. En général on aimoit qu'elles fussent assez larges, & on les enfiloit par un bout dans un cordon. L'ancien caractère *tcha* (livre), est composé des images *couteau* & *bambou* & du symbole d'*union*. Le couteau fait allusion à la manière d'écrire en creusant les caractères comme nous avons dit. On se servoit quelquefois cependant de vernis noir, comme aujourd'hui de l'encre.

N O T E 11, page 289.

De l'inven-
tion des caractères.

Dans l'immortel ouvrage *Tong-kien-kang-mou*, on cite ces paroles de *Kouan-tse* : « l'Empereur *Hoang-ty* ordonna à *Tsang-kiai* de prendre la charge d'Historien de l'Empire. *Tsang-kiai* ayant vu des traces d'oiseaux & d'animaux, en conçut l'idée de plusieurs images & figures dont il composa les caractères ». L'ancien abrégé des Annales dit

cruement : *L'Empereur ordonna à Tfang-kiai, d'inventer des caractères.* Il seroit aisé d'accumuler beaucoup de passages & d'autorités dans ce goût ; mais il faudroit ajouter des notes pour faire connoître les Auteurs, le tems où ils ont vécu, le degré de confiance qu'ils méritent, &c. L'Europe est encore trop loin de la Chine pour de pareils détails.

N O T E 12, page 292.

Comme la question de l'origine de l'écriture a été agitée par les Savans, je prie les curieux, de voir de nouveau les raisons qu'ils allèguent pour ou contre son antiquité. Outre que je n'ai pas les livres qu'il faudroit pour en donner le précis, il vaut mieux qu'ils se chargent eux-mêmes de ce travail, & se décident d'après leurs propres réflexions. Qu'ils me permettent seulement de les avertir que la diversité des langues ne peut faire aucune difficulté à cet égard, comme je l'avois cru d'abord moi-même. Car, dès qu'on supposera que la première écriture étoit hiéroglyphique, ce qui est presque prouvé, on concevra aisément que chacun pouvoit la lire dans sa langue particulière, ainsi que les Chinois, Japonois, Coréens, &c. lisent les caractères chinois dans la leur. Cette remarque est lumineuse, sensible & décisive.

De l'origine
de l'écriture.

Que les Savans se donnent la peine d'examiner l'Antiquité, non pas d'après nos préjugés européens, mais d'après les faits ; & qu'ils voient quels étoient, dans les tems le plus près de leur origine, les Egyptiens, les Phéniciens, les Babyloniens & les autres anciens Peuples, sans avoir égard à la barbarie des nations qui n'ont paru sur la scène du monde que bien long-tems après. Il n'y a qu'un siècle que la Moscovie a commencé à ouvrir les yeux à la lumière des sciences & des arts. Son ignorance, qui a duré si long-tems, explique celle des Grecs, des Gaulois, des Germains, des Cantabres, &c. Il y a plus de deux cens ans que nos Européens ont porté nos sciences en Amérique ; les barbares qui l'habitent ont-ils fait un pas vers elles ? Il y a plus de quatre mille ans que les Chinois cultivent les lettres ; toute leur lumière n'a pas dissipé un nuage chez les nations qui les environnent depuis la mer du Japon jusqu'au rivage de la mer Caspienne. Ces faits sont perdus pour bien des gens qui ne raisonnent que par mémoire, & en reviennent toujours à je ne fais quelle barbarie originelle dont on les berce. S'il

est permis de juger des anciens peuples par les Chinois, il est certain par les monumens les plus authentiques, que dès les regnes de *Yao*, de *Chun* & de *Yu*, on connoissoit en Chine l'astronomie, la musique, l'art de fondre les métaux, l'agriculture, la maniere de bâtir des digues, des ponts, &c. &c. Il est dit dans le chapitre *Yu-kong* du *Chou-king*, en parlant des peuples tributaires, qu'ils portoient des pierreries, des bois précieux, de l'or, des pelleteries, des etoffes, &c. Tout cela est bien éloigné de la barbarie & de l'ignorance qu'on imagine chez les premiers peuples. La simplicité de leurs mœurs ignoroit tous les raffinemens de luxe & de faste que les âges suivans ont portés dans les arts; mais à moins de rejeter, par pure opiniâreté, ce que l'histoire nous en apprend, on ne peut méconnoître qu'ils fussent tout ce qui intéresse le bien de la chose publique. Je ne cite plus que ce trait: *Yu*, disent les Annales, avoit des voitures différentes pour voyager sur les montagnes, dans les plaines & dans les marais. Il fit représenter sur neuf *ting* (ce sont de grands vases de cuivre où l'on brûle des odeurs dans les cérémonies religieuses), la carte des Provinces de l'Empire, & ce qu'elles produisent de remarquable. La construction de l'arche, la tour de Babel, les pyramides d'Egypte, les vases qu'en emporterent les Juifs, la facilité avec laquelle ils fondirent le veau d'or, &c. prouvent beaucoup pour qui s'entend en preuves. A propos de pyramides, le dernier Empereur de la Dynastie des *Chang* fit bâtir une pyramide quarrée qui avoit près d'une lieue de ce tems-là de circuit, & dix mille pieds de hauteur: le pied d'alors, selon les Antiquaires chinois, n'avoit que six des pouces d'aujourd'hui.

Le célèbre M. Warburthou étoit trop loin des Egyptiens & des Chinois, lorsqu'il a parlé de la première origine de l'écriture, & de la maniere dont les premiers passèrent de l'écriture hiéroglyphique à la vocale. Toute son erudition, sa sagacité, sa critique, n'ont pu sauver sa raison du préjugé bannal de la rusticité & de la barbarie des premiers hommes. Il n'y a qu'une révolution & le despotisme d'un conquérant, qui puissent opérer de pareils changemens. Si les Tartares avoient été en plus grand nombre lorsqu'ils envahirent la Chine, ils auroient pu substituer leur langue & leur écriture, au chinois & aux caractères, dans tout ce qui est du ressort

du gouvernement ; le tems auroit fait le reste d'autant plus aisément, que l'étude des caractères est difficile, & qu'il y a peu de gens qui s'y appliquent. Mais conserver le chinois & l'écriture avec des lettres à notre manière, ce seroit encore pis que de vouloir substituer l'alphabet aux couleurs, métaux, fourrures, &c. du blason. On a fait l'histoire de bien des conquêtes & on a omis de faire connoître le génie des peuples conquérans, les révolutions qu'ils ont faites dans les mœurs, les loix, &c. On n'a pas même assez insisté sur le génie des conquêtes singulièrement accordé aux Tartares répandus dans tout le nord de l'Asie & de l'Europe. Il est certain qu'ils se sont emparés en différens tems, des premiers trônes de notre hémisphère, à commencer dès les premiers âges. Je n'ajoute plus que ce mot sur le génie de ces Conquérans, assez peu étudié, malgré toute notre Philosophie. Quand le fondateur de la Dynastie des *Yuen* eut fait la conquête de la Chine, il ne se laissoit pas d'admirer la beauté des campagnes couvertes d'arbres fruitiers & de moissons. Il fallut lui expliquer comment le travail des cultivateurs entretenoit toujours ce beau spectacle. S'ils n'y réussissent qu'à force de peines & de fatigues, dit-il, il est juste qu'ils en recueillent le fruit ; mais dans ce cas comment entretenir mes troupes & me fournir de chevaux ? Balayons toutes ces provinces, tuons tous ces Chinois, l'herbe croîtra partout & nous aurons des pâturages abondans pour notre cavalerie & pour nos troupeaux. Les Chinois qui étoient auprès de lui, eurent l'adresse de le dissuader, & de lui faire comprendre que les terres ainsi cultivées, lui fourniroient tout ce qu'il voudroit : mais s'il n'avoit pas mis la chose en délibération, la Chine seroit devenue un désert.

N O T E 13, page 294.

Qui n'a pas entendu dire : « les Chinois ont depuis long-tems bien » des secrets & des inventions que l'Europe n'a eu que fort tard ; » mais, comme leur Empire est ancien, le hazard a eu le tems de » les leur montrer, & leur esprit n'a pas eu encore celui de les » perfectionner ». Je ne crois pas qu'on veuille enfermer aucun art de besoin dans cette singulière accusation. Il y a quatre mille ans que, sans faire de brochures pour prouver l'utilité de l'agriculture, on distingua en neuf classes toutes les terres de l'Empire, on en

Des connoissances des Chinois, sur-tout dans les arts de besoin.

apprécia la fertilité, on chargea des Officiers de veiller sur les travaux de la campagne & de les diriger, on accorda aux cultivateurs le second rang dans l'Etat qui se chargea de les aider & de les secourir. Qu'on ouvre leurs livres d'agriculture, & qu'on voie dans quels détails ils entrent sur la quantité de fumier qu'il faut pour un arpent de terre, la mesure de chaque espece de grain qu'on peut y semer, les façons qu'il faut lui donner, le nombre de personnes qu'il demande pour être bien cultivé, le nombre de celles qu'il peut nourrir, &c. On a inventé, en Europe, le semoir chinois, & on n'a pas su le faire aussi simple, aussi peu dispendieux; on a oublié sur-tout d'avertir qu'il n'est bon que pour les terres légères. On y a imaginé de semer à rayons & par plates-bandes espacées, & on ne s'est pas souvenu de faire observer que cette méthode n'est avantageuse que dans les pays où la sécheresse du printems empêche les bleds de s'élever au-delà de trois pieds, & fait souvent manquer la premiere moisson, à laquelle on supplée en semant dans les espaces laissés, les bleds & les légumes d'automne, que les pluies abondantes de l'été font croître en peu de tems. On a proposé des greniers publics, & on a négligé de suggérer les moyens faciles & durables qui les tiennent toujours pleins en Chine. On a compris que le versement des bleds d'une province dans l'autre facilitoit l'abondance, & on a omis d'insinuer que les canaux de communication la rendent moins dispendieuse, & les impôts en bleds plus utiles, en soulageant les Provinces & portant dans la Capitale, des provisions qui épargnent les trésors de l'Etat & empêchent les monopoles. On a imaginé des ressources pour les tems de disette, & on n'a pas poussé les recherches jusqu'à connoître les plantes, écorces, racines, fruits qui peuvent suppléer les bleds dans les besoins pressans, & encore moins jusqu'à étendre la culture des légumes qui donnent en plus grande abondance; jusqu'à faciliter la préparation des alimens, augmenter les utilités de la pêche & de la chasse, &c. La Chine n'a rien à perfectionner à ces egards. Pour les habits, elle a négligé, il est vrai, de pousser aussi loin que nous, la manière d'employer les laines; mais, outre qu'elle en a fort peu, elle supplée aux draps par les pelleteries, & à nos autres etoffes de laine par celles qu'elle fait de ses cotons, de ses chanvres, de ses lins

& de ses différentes racines : sur-tout par cette prodigieuse quantité de foeries dont elle a varié les especes selon les saisons , & qu'elle a eu la sagesse de mettre au niveau de tous les etats. Il y a plus de 1600 ans , qu'un Empereur défendit aux marchands de porter des etoffes brochées d'or. La Chine distingue , comme nous , l'architecture publique , l'architecture militaire , l'architecture ecclésiastique , l'architecture navale , l'architecture hydraulique , l'architecture domestique. Ses ponts , ses digues , ses temples , ses palais , déposent en faveur de son goût , par leur solidité , leur noblesse & leur grandeur. Ses vaisseaux ne sont que des barques ; mais combien de milliers en a-t-elle , & sur combien des plans différens ? Que lui serviroient de grands vaisseaux , ayant tout chez elle & ne voulant point de navigation , ni de commerce chez les nations étrangères ? Les murailles de ses villes ont l'épaisseur , la hauteur & la majesté de celles des Anciens ; & la paix dont elle jouit , en fait plutôt un embellissement qu'une défense. Que lui serviroit la profonde théorie des Cohorn & des Vauban contre les Barbares qui l'environnent ? Les quatre ordres de notre architecture lui sont inconnus ; mais les regles & les plans de la sienne pourroient nous aider à comprendre ce qu'en ont dit les Anciens ; & en les suivant , elle a bâti aux Empereurs , des palais dont ceux d'Europe n'égalent jamais la grandeur , la magnificence & la majesté. Les tremblemens de terre fréquens & la disette de pierre tendre , la privent de la solidité de nos maisons ; mais les siennes suffisent aux besoins , à la commodité , à l'agrément de la vie , & résistent aux plus forts ebranlemens : ce que ne font pas les nôtres. Il seroit inutile & trop long de nombrer les inventions & les secrets qu'elle ne doit qu'à elle-même , qu'elle a perfectionnés , & que nous lui avons probablement empruntés : comme le papier , dont elle compte tant d'especes ; la poudre à canon , dont elle a si bien varié les effets dans les feux d'artifice ; l'imprimerie , qu'elle a depuis si long-tems. Elle n'a rien à apprendre sur la maniere de travailler les métaux , de les fondre ; de jetter en fonte des statues , des cloches , des vases ; de varier les couleurs de l'or ; de cizeler l'argent , de tremper le fer , de manier le cuivre & l'étain. Elle a presque poussé jusqu'au luxe , l'art de faire la porcelaine , l'email , la faïence , la poterie , la briqueterie , &c. &c. Celui d'appliquer le vernis , d'en étendre les usages , d'en varier les effets ,

a porté par-tout la propreté & l'élégance. J'en dis autant de la maniere de teindre les foies, les cotons, les peaux, les bois, l'ivoire, & les pierres mêmes. Pour les sciences de spéculation, de curiosité, d'expérience, &c. on ne fait pas attention au-delà des mers, que le Gouvernement ne les considère que dans le point de vue de l'utilité publique, & ne les favorise que dans ce qui peut s'y rapporter ou y contribuer. Dès-là il ne veut de l'astronomie & de toutes les autres branches des mathématiques, que ce qui est nécessaire pour les services modiques qu'il en attend; & n'a que du dédain pour tout ce qui s'évapore en spéculations, en systèmes, en vaines découvertes, dans la physique, la botanique, l'histoire naturelle, &c. Nous avons dit ailleurs ce qu'il pense de la médecine & des autres sciences qui sont à son service. Quant aux arts d'agrément, d'imagination, de caprice, de goût, de mode, de luxe & de frivolité, il les tolère, mais il n'a garde de les encourager; il les empêche de s'éteindre pour empêcher l'oïveté & tirer parti de tous les talens; mais il leur coupe les ailes en les laissant sans éclat, pour qu'ils ne prennent pas leur vol trop haut. Les Lettrés ont toujours fait un crime aux Empereurs de favoriser ces sortes d'arts; & ils remarquent que quand ils ont pris goût pour les superfluités & les raffinemens du luxe, les ouvrages singuliers, les bijoux de prix, les raretés en tout genre, la Monarchie s'est écroulée sous le poids de leurs dépenses: parce que l'imitation l'étendant peu-à-peu, elle enfantait l'oppression des peuples; & qu'au contraire les Empereurs les plus modestes & les moins somptueux, ont rendu les Mandarins désintéressés & les peuples heureux. *Fortem, justum, severum, gravem, magnanimum, largum, beneficum, liberalem dici: hæ sunt virtutes regis*, disoit Cicéron. Les Lettrés chinois retrancheroient les deux mots *largum, liberalem*. Jamais ils n'ont loué un Empereur d'être libéral & facile à faire des largesses, parce que, selon eux, l'Etat perd tout ce qu'il donne, à moins que ce ne soit une récompense; & que toute récompense doit être proportionnée au mérite. *Le peuple (dit Tchintse) ne doit pas procurer des délices à ceux qui lui facilitent son travail, ni l'Empereur mettre à l'enchère les services & la vertu.* La Chine, enfin, a sa musique vocale & instrumentale, elle a sa sculpture en bas-relief & en ronde-bosse, sa peinture à l'aiguille & en couleurs, sa gravure en bois & en cuivre:

peu

peu lui importe que les plaisirs qu'elles donnent puissent être plus variés, plus étudiés; plus délicats & plus savans; il lui suffit qu'elles aident à la pompe qu'elle admet dans ses fêtes, & contribuent aux délassemens du Public dont elle ne veut faire ni une science ni un besoin. Je pourrois pousser l'induction plus loin; mais en voilà assez pour ceux qui ont des yeux & qui veulent voir. Ajoutons cependant, 1°. qu'on ne connoît pas assez la Chine au-delà des mers, pour être en droit de prononcer sur une infinité de choses: il faut des machines en Europe pour appliquer les forces des hommes ou les épargner, parce qu'il y en a peu; ici il n'en faut point: l'objet de la politique est de les occuper, à cause du grand nombre. Par cette raison il y a peu de troupeaux. 2°. L'Empereur a des manufactures en tout genre, dont on lui présente les ouvrages qui doivent être finis & qui donnent le ton à tout l'Empire. 3°. En fait de secrets, de singularités, de nouveautés, de curiosités, &c. chaque Mandarin se fait un mérite de présenter à l'Empereur (cet usage est très-ancien) tout ce qui est digne de quelque attention; aussi a-t-il des collections magnifiques en pétrifications, rocailles, coquillages, minéraux, &c. & des recueils complets d'animaux, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, d'arbres, de plantes & de fleurs, peints d'après nature. 4°. Il n'est pas décidé que le goût de l'Europe soit le meilleur, au moins qu'il soit exclusif. Les jardins de l'Empereur sont dessinés sur un autre plan que ceux de Versailles, ornés d'une manière différente, distribués suivant des vues plus simples & plus naturelles; mais on ne les a jamais assez vus, parce qu'on n'y voit que la nature aidée, corrigée, embellie, si on peut le dire ainsi, & parée de sa simplicité. Il y a plus de mille ans qu'un Empereur reçut une sphere céleste que l'eau faisoit mouvoir: ces sortes de bagatelles n'attirent jamais l'attention publique. On présenta l'année dernière, au premier Ministre, un jardin de quelques pieds, garni, dans le goût chinois, de fleurs, d'arbres, &c. vivans & proportionnés: on n'en parla que dans son palais. 5°. Il ne faut pas juger de la Chine par ce qu'en racontent ceux qui ne l'ont vue que sur les bords de la riviere de Canton, & moins encore par ce qu'ils y achètent.

N O T E 14, page 295.

De l'âge d'or
des Chinois.

Qu'on lise les premiers chapitres du *Chou-king*, & on y verra des maximes, des principes, une morale, des loix, des discours & des faits qui justifieront ma façon de m'enoncer, & dissipent tous les doutes. Les Lettrés chinois parlent de ces heureux tems, comme les Poëtes de l'âge d'or; mettent toute leur éloquence à en vanter l'innocence; & louent les plus grands Empereurs en les comparant à *Yao*, *Chun* & *Yu*, comme nous louons nos conquérans en en faisant des Alexandre ou des César. *Yao* régna en pere sur ses sujets & préféra *Chun* à son propre fils, pour lui succéder, parce qu'il étoit plus sage & plus vertueux. *Chun* poussa jusqu'à l'héroïsme la piété filiale & justifia le choix de *Yao* par la douceur de son regne. Le *Chou-king* lui fait dire : *les loix pardonnent à ceux qui sont plus malheureux que coupables; elles ne sévissent que contre les crimes réfléchis ou réitérés. Encore que d'attentions aux circonstances, que de respect pour l'humanité ne doivent pas avoir les Juges. Il ne faut punir que lorsque la clémence elle-même ne peut pardonner.*

Yu fut choisi par *Chun*, comme *Chun* l'avoit été par *Yao*, & ne monta sur le trône qu'après s'en être excusé long-tems. « Faisant la » visite de l'Empire (disent les Annales), il rencontra, un jour, un » criminel qu'on menoit garotté. Il fit arrêter son char aussi-tôt, mit » pied à terre, & demanda, la larme à l'œil, ce qu'avoit fait cet » homme pour être ainsi traité. Prince, il a violé les loix, lui ré- » pondit-on, pourquoi vous affliger? Hélas! dit *Yu*, en soupirant, » sous les regnes de *Yao* & de *Chun*, tout l'Empire n'avoit qu'un » cœur, & maintenant que je suis sur le trône, le peuple suit ses » desirs déréglés. Comment pourrois-je retenir mes larmes »!

N O T E 15, *ibid.*Des *lieou-y*, ou
des six classes
des caractères
chinois.

Ma candeur ne me permet pas de le dissimuler; la division des *lieou-y* est rejetée par quelques Savans, qui la regardent comme moderne, sans pouvoir s'accorder sur le tems où elle a commencé, & sans pouvoir alléguer contre elle que des doutes & des soupçons. Le plus grand nombre des Critiques la soutient très-ancienne, & en donne des preuves qui paroissent concluantes. On cite en particulier

des textes de Confucius, qui sont décisifs. *Voir la lettre de chien*, dit ce Sage, *c'est comme voir un chien. Une ligne qui en traverse trois, c'est Souverain*. Si, comme dit le livre des Origines, *tout ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'on trouve dans les livres de Confucius, ne peut faire une autorité*, ce qu'il dit des *lieou-y* est bien décisif. Je m'étois proposé d'abord de donner une analyse des pièces de ce procès; mais comme les Annales & les plus célèbres Lettrés ne paroissent pas hésiter sur ce point, & en parlent comme d'une chose décidée, j'ai cru que je pouvois m'en dispenser.

N O T E 16, page 296.

Cette première classe des caractères, est celle qui est la plus clairement prouvée : aussi est-elle universellement admise par ceux même qui font des difficultés sur les *lieou-y*. *Choue-ouen* dit en termes formels : *il y a beaucoup d'images & de symboles*. Il nomme en particulier, le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les herbes, les oiseaux, les vases &c. Il caractérise les images & symboles par les epithetes d'*exacts* & d'*irréguliers*, de *mutilés* & de *complets*, de *séparés* & d'*unis*; & en prend occasion de se récrier sur les connoissances & la sagacité des Anciens. *Les caractères sont nés avec la peinture* (dit *Tchin-tse*), *mais la peinture est plus bornée que les caractères, parce qu'elle ne représente que ce que l'œil peut voir, & que les caractères lui montrent ce que l'esprit seul peut distinguer*. Qu'on juge par-là combien la peinture est ancienne à la Chine. On seroit curieux en Europe de savoir l'histoire de ce bel art ici; mais je la crois trop difficile, parce que les Ecrivains n'en ont guere parlé que par occasion. Ses plus beaux jours, à ce qu'il paroît, furent sous les dynasties des *Han* & des *Tang*. Elle n'a jamais pris son vol bien haut, parce que le Gouvernement l'a toujours traitée avec cette indifférence qu'il témoigne pour tout ce qui n'intéresse pas la chose publique, & que les goûts passagers des Empereurs ne donnent le ton que dans l'enceinte du Palais. Quelque languissante que soit la peinture, elle conserve un *decorum*, une pudeur & une timidité que la nôtre devoit d'autant plus imiter, qu'elle peut plus se passer, pour plaire, de la séduction des nudités. Qu'elle se respecte au moins elle-même dans ce qu'elle destine pour les pays étrangers. Il est honteux pour l'Europe qu'on ne l'y con-

Première classe des caractères : ils sont nés avec la peinture : état de la peinture en Chine.

noïffe que par des peintures, je ne dis pas seulement voluptueufes & galantes, mais lascives & cyniques, qui scandalifent les Idolâtres. On eft obligé de voiler les nudités, pour que nos peintures puiſſent paroître avec une certaine décence en préſence de l'Empereur. Il ne faut pas croire que la peinture chinoïſe n'a pour elle que la décence & la modéſtie. Nos Peintres européens, qui la jugent, non pas d'après les barbouillages de *Canton*, mais d'après ce qu'ils ont vu au Palais, conviennent qu'elle pourroit donner bien des vues à la nôtre, ſur la maniere de traiter le payſage, de peindre les fleurs, de rendre un ſonge ſenſible, d'exprimer les paſſions, &c. On rit en Europe du papillotage chinois, de l'incorrection des contours, &c. On rit en Chine des figures qui ſe perdent ſous le cadre, des Princes tête nue & à poil ſur un courſier, des princeſſes avec le ſein découvert & vêtues d'hermine vis-à-vis d'un jardin qui annonce l'été, des Vierges chrétiennes parées en Africes, &c. Qu'on nous permette d'ajouter ici que ſi le génie & le bon goût pouvoient tirer la peinture chinoïſe de ſa langueur, les freres Caſtiglioné & Attiret y auroient réuſſi par les belles choſes en tout genre qu'ils ont faites pour l'Empereur. L'hiſtoire de leurs ouvrages & de leur vie mériteroit d'entrer dans celle de la peinture.

N O T E 17, page 297.

Des caractères gravés ſur les anciens vaſes; & du goût des Chinois pour les inſcriptions.

Les premiers Ecrivains d'après l'incendie, n'ont pas eu l'attention de diſtribuer en différentes claſſes, d'après leur plus ou moins d'antiquité, les caractères qu'on copia ſur les manſcrits & les anciens monumens. S'ils avoient pris ce ſoin, on verroit par les caractères, l'hiſtoire naïve du progrès des connoiſſances & des arts chez les Chinois. Cependant comme pluſieurs vaſes, marbres, miroirs, cloches, urnes, &c. ont été conſervés, on pourroit encore pouſſer les recherches aſſez loin en ſuivant l'ordre chronologique dans lequel on les range, parce que la plupart ſont chargés d'inſcriptions aſſez longues. Nous remarquerons à cette occaſion, que les anciens Chinois avoient la coutume d'écrire par-tout des maximes & des ſentences. Confucius en cite une que l'Empereur *Tching-tang*, fondateur de la Dynaſtie des *Chang*, avoit fait graver ſur un baſſin à laver. Cette coutume s'eſt conſervée. Les Chinois mettent des ſentences, des proverbes, des

vers, &c. presque sur tout. On en trouve de tous côtés dans les palais & appartemens de l'Empereur, jusques sur des meubles & des porcelaines; on en orne une salle, comme en Europe on l'orne de peintures. Plus celui qui a écrit ces sentences est célèbre parmi les Lettrés, plus elles sont précieuses & estimées. On dit un *savant pinceau*, un *pinceau léger*, un *pinceau moëlleux*, &c. pour caractériser son talent; comme nous pour caractériser le talent de nos grands Peintres. Préjugé à part, les caractères chinois & le *ouen-tchang* sont très-propres à toutes sortes d'inscriptions pour la brièveté, l'énergie & l'agrément du coup-d'œil.

Je m'étois proposé d'abord de donner les images & symboles élémentaires tels qu'ils étoient dans l'Antiquité; mais mes recherches m'ont appris, 1°. qu'il y en a plusieurs dont on n'a pas conservé les anciens caractères; 2°. que plusieurs ont été écrits par les Anciens, de différentes manières; & qu'on ne peut plus décider quelle est celle qui touche de plus près à leur origine; 3°. que les Antiquaires ne sont pas d'accord sur leur nombre, ni même assez sur ce que représentent quelques-uns.

N O T E 18, page 298.

Il y a long-tems que les Chinois ont fait entrer la Métaphysique la plus déliée dans leur grammaire. Les différences des caractères, & le pourquoi des images & des symboles dont ils sont tissus, les ont conduits dans des distinctions, des précisions, des abstractions très-subtiles, & par fois très-difficiles à comprendre. Que les curieux ne se rebutent pas, ils trouveront des détails sur l'analyse des caractères, qui leur feront plaisir, parce que les Grammatistes chinois s'appuient toujours sur des autorités; & que, comme ils disent, *si on n'a pas l'Antiquité pour maître, on ne sait rien sûrement.*

Métaphysique grammaticale chez les Chinois.

N O T E 19, ibid.

La politique ancienne & nouvelle du Gouvernement chinois a toujours favorisé le dessèchement des marais, les défrichemens. Bien loin de se hâter de charger d'impôts ceux qui les entreprennent, elle les en exempte pendant plusieurs années, & les aide même, lorsque ce sont des terrains considérables. Après un certain espace de

Politique des Chinois par rapport aux dessèchemens.

tems, on fixe le degré de fertilité où doit être mis le champ nouvellement défriché; & on proportionne à son étendue les impôts qu'il doit payer. Voici un autre trait de la politique chinoise, qui est bien ancien & bien sage: pour obliger les Provinces, les Districts, à cultiver les bleds, les légumes, les fruits, &c. qui y réussissent mieux qu'ailleurs, on exige qu'elles fournissent annuellement les provisions de la Cour & de l'Etat. Il en est de même de toutes sortes d'ouvrages.

N O T E 20, page 299.

Des boiffons
& des festins en
Chine.

Le vin chinois est une espece de biere faite de grain. Selon les Savans, on ne s'en servoit, dans la haute Antiquité, que pour les sacrifices. On en donna ensuite aux vieillards, aux malades & aux hôtes. La défense d'en faire pour le public & d'en vendre, a été souvent renouvelée. Les motifs qu'en alleguent les Edits les plus anciens sont, 1°. les désordres, les scandales & les crimes qu'occasionne l'ivresse: 2°. la grande quantité de grain qu'on y emploie: 3°. la crainte que l'habitude n'en fasse un besoin. Le vin de raisin a été connu & en usage pendant quelque tems dans la moyenne Antiquité. A l'occasion du vin, nous observerons que le cérémonial ancien & moderne de la Chine, dans les repas, a toujours obligé à la représentation de toutes les vertus sociales. Un Penfieur rit des saluts & des révérences qu'il faut y faire avant de boire un verre de vin; un Philosophe y admire la sagesse des Législateurs, qui fut en écarter si adroitement l'intempérance, la liberté des discours, & tous les désordres qui en sont la suite inévitable. Les repas de civilité, de cérémonie, de congratulation, &c. sont assujettis à une etiquette aussi rigoureuse, à bien des egards, que ceux que la Cour donne aux Ambassadeurs. Cette etiquette s'étend aussi aux apprêts du festin, à la maniere de servir; & coupe les aîles à l'art sublime de la cuisine, en lui ôtant les ressources du raffinement & de la nouveauté. On ne fauroit croire au-delà des mers combien ce reste de barbarie resserre la médecine, en la réduisant à un petit nombre de maladies.

N O T E 21, page 300.

Des sons de
la langue chi-
noise.

« L'art d'écrire a ses limites, dit *Choue-ouen*, les objets de nos con-
noissances n'en ont pas; comment les lettres pourroient-elles en

» embrasser tous les détails? Il a fallu imaginer le *kiai-in* pour
 » étendre la sphere des caracteres, en peignant, non plus les ima-
 » ges, mais les choses. Cependant la figure ou image du *genre do-*
 » mine toujours, celle du *son* n'est que l'indication de l'*espece*; mais
 » *le son change la signification & la signification ne change pas le son* ».
 Les Chinois distinguent leurs divers sons par la maniere dont on
 les forme en parlant. Les principaux sont ceux des dents, ceux de la
 langue, ceux des levres, ceux du gosier, ceux du palais & du nez. Les
 Grammatistes entrent dans de fort longs détails sur la maniere dont ils
 sont tempérés, mêlés, unis dans plusieurs mots. Ils distinguent assez
 clairement quels sont ceux qui se forment en appuyant la langue sur
 les dents d'en haut ou sur celles d'en bas, en comprimant légére-
 ment les levres ou en les ferrant, &c.

N O T E 22, page 302.

Cette partie des caracteres chinois est une des plus curieuses à
 étudier. *Chou-ouen* dit crument qu'il est impossible d'entendre les
King sans la connoissance du *Kia-tse*, & il dit vrai. Le style des *King*
 est un style brillant, & tissu de métaphores toujours naturelles, il est
 vrai, & bien choisies, mais sublimes & qui font tableau. Est-ce par
 disette d'expressions que les Anciens eurent recours à la métaphore?
 Est-ce pour donner plus de noblesse & de force à leurs discours?
 Le premier sentiment paroît plus naturel d'abord; & plusieurs Ecri-
 vains ont cru remarquer que l'usage de la métaphore est plus fré-
 quent chez les Barbares dont la langue est plus pauvre. Mais comme
 les Auteurs des *King* ont employé la métaphore dans des occasions
 où les mots propres ne leur manquoient pas, il faut qu'ils y aient
 été déterminés par une autre raison. Est-ce la stérilité de notre langue,
 qui a mis au bout de la plume de nos grands Ecrivains, ces méta-
 phores hardies & sublimes qui rendent leurs portraits vivans & ani-
 més? Le savant *Lo-pi* ne croit pas même qu'ils n'aient cherché qu'à
 embellir leur style. « J'ai appris de mes devanciers, dit-il, que les
 » anciens Sages instruisoient les peuples, tantôt par des discours directs,
 » clairs & développés, tantôt d'une maniere obscure, profonde &
 » cachée. De-là ces figures, ces symboles & ces métaphores sans
 » nombre dont ils ont rempli leurs écrits ». Ceux qui connoissent l'An-

De l'usage
 des métaphores
 dans la langue
 chinoise.

tiquité favent que c'étoit-là son génie, & que ses Philosophes faisoient un mystere de leur doctrine. Ajoutons, que la forme même des caracteres a pu & dû y contribuer.

N O T E 23, page 303.

Impiété de quelques Empereurs de Chine.

Il est remarquable que l'Histoire se sert du mot *se* (mourir), au lieu de celui de *pong*, pour l'impie *Vou-y* de la Dynastie des *Chang*. Cet Empereur, disent les Annales, ne connut ses devoirs que pour les violer. L'Esprit qui regne dans le Ciel étoit l'objet continuel de ses dérisions & de ses bons mots. Il obligeoit quelqu'un de ses gens à représenter pour le *Tien*, & à se mesurer avec lui à l'exercice de la fleche. Si cet infortuné manquoit le but & que lui l'atteignît, il le condamnoit à mort : puis il faisoit remplir de son sang un sac de cuir contre lequel il s'exerçoit à décocher des fleches en insultant le *Tien*. Il fut tué à la chasse par un coup de foudre. *C'est le seul Empereur qui ait osé insulter le Tien avec cette insolence, aussi est-ce le seul qui soit mort d'une maniere si terrible*, dit la note; puis elle ajoute, d'après le *Lieou-tchi*; qui croiroit que les fureurs de la cruauté pussent entrer dans un cœur dissous & amolli par les sales voluptés de la chair? L'Histoire nous raconte que les Empereurs les plus effeminés ont été les plus cruels & les plus sanguinaires. L'impudique *Tcheou* entremêloit les plus horribles débauches & les spectacles de la plus infâme lubricité, de supplices affreux & d'exécutions horribles. Il s'amusoit à voir des malheureux tomber de dessus un tuyau de cuivre brûlant, dans les brasiers qui étoient dessous. Ils ont tous fini par être impies.

N O T E 24, *ibid.*

Dans la langue chinoise le sens supplée aux règles grammaticales.

Dans le *Ouen-tchang*, c'est le sens de la phrase qui détermine quand un mot doit être pris pour verbe, pour adjectif, pour substantif; à moins qu'il ne puisse y avoir de l'ambiguïté, on n'ajoute rien pour le caractériser. Dans le *Pan-ouen pan-sou*, on ajoute des particules qui suppléent très-simplement à tout le grimoire de nos déclinaisons, &c. Comme la théorie de cette syntaxe n'intéresse guere au-delà des mers, je renvoie les curieux à ce qu'en a écrit M. Fourmont.

NOTE

N O T E 25, page 304.

Si les peuples d'Abyssinie trouvoient aujourd'hui des manuscrits orthodoxes, écrits en caractères anciens & dans le style des premiers siècles de l'Eglise, on sent bien qu'outre la difficulté de les déchiffrer & de les entendre, les Savans de ce pays auroient encore à surmonter les préjugés, les ignorances, le défaut de tradition & les ténèbres épaisses des sectes qui obscurcissent chez eux la doctrine de l'Evangile. Quelque savans, quelque fideles que fussent les Editeurs, il y auroit bien à craindre qu'ils ne prissent leurs idées pour la pensée de l'Auteur, dès que le sens seroit embarrassé, obscur ou ambigu. Voilà précisément la position où ont été les Editeurs des *King* après la persécution des *Tsing-che-hoang*. La doctrine de l'Antiquité étoit à demi éclipsée par les erreurs des sectes qui s'étoient multipliées pendant les troubles; les traditions étoient mêlées de fables & d'opinions; les sciences ne faisoient que sortir de leur tombeau. Le moyen avec cela qu'il ne leur soit pas échappé des méprises, ayant sur-tout à déchiffrer des caractères anciens très-difficiles à entendre & à lire. Leurs attentions & leurs recherches, leurs disputes & leurs différentes opinions prouvent leur bonne-foi; mais elles ne sauroient bien tranquilliser la critique sur les connoissances qui leur manquoient. Il ne faut que voir leurs Commentaires pour en être convaincu. On est étonné de trouver des explications forcées ou puériles, tout attendant aux morceaux les mieux touchés; & les allégories des Anciens présentées comme des faits. Plusieurs sont à cet égard comme les Rabbins dans leurs Commentaires sur l'Ecriture-Sainte. Le système de *Tchou-hi* a épaissi ces ténèbres, parce que bien des Lettrés en ont fait le vernis de leurs ouvrages; & racontent du même ton leurs idées, leurs conjectures, les traditions des Anciens & les faits historiques. On a été étonné en Europe de ce que les Missionnaires ont expliqué à leur manière plusieurs endroits des *King*. Dans ce qui est de pure erudition, il est hors de doute qu'un étranger ne peut être reçu à parler en maître. Dans ce qui n'est que doctrine, il ne faut pas se presser de le blâmer. Qu'on suppose que Bossuet se fût trouvé en Abyssinie dans le tems qu'on auroit trouvé le manuscrit dont nous parlions plus haut; il est certain que pour tout ce qui concerne l'enseigne-

Causes des mé-
prises des Chi-
nois dans leurs
Commentaires
sur leurs an-
ciens livres.

ment de la foi, il auroit vu plus clair que les plus habiles Abyssins, & parce qu'il n'auroit pas eu leur ignorance & leurs préjugés à surmonter, & parce qu'il auroit été éclairé par des connoissances historiques, dogmatiques & théologiques qui lui en auroient montré le vrai. Ce raisonnement est concluant. Tout le monde aussi est convenu que les Missionnaires pouvoient mieux entendre que les plus habiles Chinois, les anciens livres qui parlent de l'Astronomie, de la Géométrie, de la Botanique; parce que ces sciences étant déchuës chez eux & florissantes parmi nous, il leur est plus facile d'en saisir la vraie doctrine. Pourquoi n'en feroit-il pas de même des *King* dans ce qui concerne la croyance & les traditions des premiers âges en matière de religion?

N O T E 26, page 306.

Division des terres en Chine sous les premières Dynasties.

Ces caractères font allusion à la manière dont les eaux se distribuoient pour les riz sous les trois premières Dynasties. Les terres étoient divisées en petits carrés divisés aussi en neuf portions égales, cultivées par huit familles qui donnoient à l'Etat le produit de la neuvième & gardoient chacune celui de la leur. Neuf de ces carrés étoient entourés d'un petit ruisseau, quatre-vingt-un avoient un petit canal, & neuf de ceux-ci un plus grand, &c. Les canaux se multiplioient & croissoient selon cette progression. Les villages pour les ouvriers & pour les marchés, se trouvoient au milieu des quatre angles des grands carrés. Les pâturages & les forêts étoient renvoyés sur les bords.

N O T E 27, *ibid.*

De la composition des caractères chinois.

Il n'est pas toujours aisé de rendre compte de la manière dont quelques caractères sont composés, & d'indiquer le rapport des images & des symboles dont ils sont tissés avec l'idée qui y est attachée. En général ils sont bien imaginés; & sans le secours des Chinois, on sent d'abord que plusieurs sont très-déliçats, d'autres nobles & ingénieux. Un de nos plus grands Littérateurs a observé qu'un seul mot grec exprime une montagne *couverte d'arbres*: les caractères chinois la représentent & la montrent. S'il est si difficile de traduire les Poètes grecs, que doit-ce être de traduire les Chinois?

N O T E 28, page 307.

Les Chinois ont des enigmes de plusieurs façons, & ne font cas d'aucune. Ils trouvent ridicule de se donner la torture pour cacher ce qui ne mérite pas d'être caché. Les Poètes s'amuseut quelquefois à décrire enigmatiquement des fleurs, des arbres, des meubles, &c. mais alors il s'attachent à réveiller l'attention par des allégories ingénieuses & souvent très-fatyriques. L'enigme la plus estimée ici, n'est guere qu'une parabole ou une fable dont le sens caché n'est apperçu que par ceux qui savent le trait d'histoire auquel elle fait allusion & la personne à qui on en fait l'application. En revanche les *rébus* ont plus de sel & d'agrément que les nôtres. Cela doit être. Des mots monosyllabiques & en petit nombre doivent se prêter plus naturellement à cette sorte d'équivoque. Si on va jusqu'au *ouen-tchang* pour les annoblir, on peut les rendre très-caustiques & très-mordans sans que le vulgaire s'en apperçoive. Il y a tel Grand qui a reçu d'un Lettré offensé, & étalé chez lui des *rébus* qui étoient une fatyre sanglante de sa conduite.

Des enigmes
chez les Chi-
nois.

N O T E 29, page 308.

Je dois en avertir le Lecteur : les Philologues, Grammatistes & Etymologistes chinois ne rangent point les caracteres sous les titres que nous présentons ici. Comme leurs gloses & explications offrent la même idée, j'ai imaginé ce biais pour me mieux faire entendre. Peut-être même qu'il peut concilier le sentiment de ceux qui nient les *lieou-y*, avec celui de ceux qui les admettent. Car enfin, si on ne peut rejeter les *lieou-y*, on ne peut nier aussi des explications qui portent sur des faits & sur des traditions évidentes. J'aurois presque envie de dire comme le Prêtre :

Des *lieou-y*.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli.

Mais comment s'exprimer pour se faire entendre ?

N O T E 30, *ibid.*

Ce caractere se lit *tchin*; & tient lieu du pronom *moi* ou *je*, lorsque l'Empereur parle de lui-même. La civilité chinoise ne souffre pas

Etiquette mo-
deste dans le
langage.

qu'on dise *vous, moi, je, &c.* cette etiquette date de la plus haute Antiquité. On voit, dans les harangues du *Chou-king*, que l'Empereur parloit de lui sous le nom de *fiao-tse* (petit enfant); les Princes sous celui de *koua-gin* (homme seul), &c. La politesse a porté cette modestie orale, des livres où elle est née, dans la conversation & dans le commerce de la vie, où elle est encore mieux placée. Chacun fait comment il doit se nommer & nommer ceux à qui il parle. Les artisans même & les paysans ont cette attention les uns pour les autres. Autant les termes dont ils se servent pour les autres sont honorables & gracieux, autant ceux qui les regardent sont humbles & modestes. Comme les manieres correspondent aux paroles, cela entretient dans les mœurs une décence, une urbanité, & des déférences qui préviennent bien des brusqueries & des impolitesse. Les Néophytes prennent entre eux des noms de parenté; les plus âgés sont les oncles, les freres aînés, &c.; les jeunes gens sont les freres cadets, les neveux, &c.: quand ils parlent d'eux aux Missionnaires, ils se nomment *tsoui-gin* (homme de péché, pécheur).

NOTE 31, page 311.

De la musique
en Chine.

L'histoire curieuse de la musique ancienne & moderne de Chine doit être en France (*). Comme M. Amiot y est descendu dans tous les détails qu'on peut souhaiter, je me bornerai à remarquer, 1°. qu'elle a été cultivée & a fait partie de la premiere education dès le tems de *Yao* & de *Chun*. Tous les Historiens s'accordent à dire qu'on l'a toujours fait entrer dans les fêtes religieuses, dans les grandes cérémonies de l'Empire, dans les réjouissances publiques, &c. & elle a toujours attiré les soins & les attentions du Gouvernement. 2°. Qu'on en raconte des impressions de terreur, de tristesse, de courage, de religion, &c. qui prouvent qu'elle a été plus parfaite autrefois: mais il faut ajouter que dans les grandes fêtes on comptoit jusqu'à mille & même quinze cens musiciens. 3°. Que les *King* en parlent sur un ton qui peint bien l'Antiquité & prête à bien des réflexions. *Yao* nomma lui-même le chef de la musique, & lui dit en présence des Grands: « Vous présiderez à la musique & l'enseignerez aux fils de » mes premiers Officiers. Servez-vous de ce bel art pour les former

(*) Ce morceau est imprimé dans le Tome VI de ces Mémoires, Note de l'Editeur.

» à la douceur & à la bonté, mais sans altérer leur droiture. Apprenez-
 » leur à être tout-à-la-fois graves & affables, courageux & honnêtes,
 » dépris de la bagatelle & ennemis de l'orgueil. Les vers expriment
 » les grands sentimens de l'ame, la déclamation les anime, le chant
 » les passionne. Consultez la belle nature, que les voix & les inf-
 » trumens soient toujours d'accord avec elle, quelque sujet que vous
 » traitiez, &c. ».

A ce texte du *Chou-king*, ajoutons ceux qui nous ont le plus frappé dans un des chapitres du *Li-ky*, qui est très-ancien, & qu'on croit composé de divers fragmens du *Yo-king* qui est perdu. « Le cœur de
 » l'homme est comme le berceau de la musique. Elle doit sa nais-
 » sance aux différentes impressions des objets qui pénètrent jusqu'à
 » l'ame par les sens, & excitent les passions..... Le son de notre
 » voix change & varie selon la passion qui nous emeut. La voix d'un
 » homme affligé, est traînante & à demi éteinte; celle de celui que
 » la joie épanouit & transporte, est pleine, sans règle & entremêlée
 » d'éclats; celle d'un homme en colère est rude, aigre, perçante &
 » terrible; celle d'un homme pénétré de respect & de religion, est
 » grave, pleine, modeste, & souvent arrêtée par de petites pauses;
 » celle de celui qui aime est douce, pénétrante & animée par le senti-
 » ment.... La musique exprime les cinq devoirs (des pères & des
 » enfans, de l'époux & de l'épouse, des frères aînés & des cadets,
 » du Prince & des sujets, & enfin des amis). Elle exprime les loix
 » de la raison & de la conscience. Le sage est naturellement musi-
 » cien; il distingue, par la musique qui domine, si un état est bien
 » réglé ou proche de sa ruine.... Nos anciens Rois ne regardoient
 » pas les festins publics, les cérémonies & la musique des grandes
 » fêtes, comme un vain plaisir de la bouche, des yeux & des oreilles;
 » mais comme des leçons données aux Princes & aux Grands, sur
 » la manière de régler leurs passions, d'épurer leurs inclinations, de
 » dompter leurs aversions & de marcher dans les sentiers étroits du
 » devoir.... Les Fondateurs des Dynasties font une nouvelle mu-
 » sique.... La musique de l'Empereur *Yao* étoit douce & aimable.
 » Celle de *Chun* faisoit allusion aux vertus d'*Yao*, qu'il tâchoit d'imiter.
 » Celle de la Dynastie des *Hia* étoit grande, noble & majestueuse.
 » Celle des *Chang* & des *Tcheou* exprimoit une vertu mâle, coura-

» geuse & active. Une des grandes attentions du Prince doit être
 » d'empêcher que la musique n'amollisse les cœurs, & de la conser-
 » ver toujours pure & simple; mais noble & sublime dans sa sim-
 » plicité. Les plantes & les arbres dégèrent & produisent peu
 » de fruits dans une terre épuisée; les poissons languissent dans
 » une eau trouble & n'atteignent pas leur grosseur; toutes les pro-
 » ductions de la nature sont imparfaites & défigurées dans un air
 » infect. Il en est de même des mœurs dans un siècle corrompu.
 » Les usages de la vie civile perdent leur décence, & la musique
 » devient efféminée. On ne chante que des airs tendres & langoureux; le
 » son même des instrumens n'a plus ni noblesse, ni majesté.
 » L'impudicité & la débauche marchent la tête levée, & imposent
 » silence aux loix. Si on ne peut contenter sa passion, on exprime,
 » on irrite par le chant, des desirs impudiques. De-là vient l'hor-
 » reur qu'a le Sage, de la musique voluptueuse & efféminée ». Tout ce
 chapitre est beau & curieux. Ce qui concerne les danses des Anciens
 dans les fêtes & dans les cérémonies, ne l'est pas moins. La plupart
 étoient figurées, & représentoient les *travaux du labourage*, les *joies de*
la moisson, les *fatigues de la guerre*, les *plaisirs de la paix*. Le livre que
 fit publier *Kang-hi* sur cette matière est plein de recherches & de
 moralités. Les chansons des Anciens, sur-tout, qu'il a conservées,
 sont admirables: je n'ose pas les traduire, parce qu'on me soupçon-
 neroit sûrement d'avoir fait des cantiques pour vanter les Chinois
 & leur faire honneur.

N O T E 32, page 311.

Usages en Chi-
 ne dans les ca-
 lamités publi-
 ques.

Ce caractère pourroit bien faire allusion à ce qui arriva pareille-
 ment à d'autres Empereurs qui regnerent avant *Tching-tang*; & les
 Etymologistes chinois ne nomment cet Empereur, que parce que
 l'Histoire parle plus en détail de la pluie qu'il obtint par ses prières.
 Voici comme s'en exprime l'abrégé des Annales. « La sécheresse conti-
 » nuoit depuis sept ans sans interruption. L'Empereur touché de la
 » misère du peuple, alla dans le désert de *Sang-ling* faire sa prière.
 » Il examina sa conduite passée sur six points, pour s'exciter au re-
 » pentir de ses fautes; & il tomba enfin de la pluie ». La note ajoute:
 « *Tching-tang*, pour se disposer à demander la pluie pour son peuple,

» jeûna, se purifia, se coupa les cheveux & les ongles, monta, en
 » signe de deuil, sur un char sans ornemens & attelé de chevaux
 » blancs, se vêtit d'un habit de paille, & se regardant comme une
 » victime d'expiation, alla dans le désert de *Sang-ling* où il fit cette
 » priere au Ciel, la face prosternée contre terre. *Je suis un pécheur*
 » *& un insensé. Ah! Seigneur, perdez-vous tout un peuple à cause de*
 » *moi* »? Une seconde note lui fait ainsi faire son examen: « gardai-je
 » l'ordre qui convient dans le gouvernement? Ai-je aimé & chéri
 » mon peuple? N'y a-t-il pas trop de magnificence dans mes palais
 » & dans mes jardins? Ne me suis-je point trop livré à mes plaisirs?
 » Ne suis-je point trop avide de richesses? Les mauvais génies & les
 » langues empoisonnées n'ont-ils pas accès auprès de moi »? Les
 Empereurs imitent l'exemple de *Tching-tang*; dans les calamités pu-
 bliques, ils font des Edits & des Ordonnances pour commander des
 jeûnes & des prières, pour s'accuser de leurs fautes, & demander qu'on
 leur fasse connoître leurs défauts. *Quand le Ciel est irrité (dit Tchintse),*
l'Empereur est celui qui doit le plus craindre. Malheur à lui si les sècheresses
& les inondations, les maladies epidémiques & la guerre ne lui défilent
pas les yeux sur ses fautes, &c. On ne sauroit croire au-delà des
 mers combien les Chinois sont hardis & opiniâtres à imputer à l'Em-
 pereur toutes les calamités publiques. Comme il est dit en bien des
 endroits des *King*, que si l'Empereur garde la loi du *Tien*, le *Tien*
 le favorisera & les peuples seront heureux; ils partent de là, & les
 ouvrages des Lettrés appuyent sur cette idée.

N O T E 33, page 312.

Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir d'où vient que tous les anciens
 peuples ont eu des idées d'inspiration, de révélation, de prédiction,
 de songes mystérieux & surnaturels, tel que celui de *Cao-tsong* à qui
 le *Chang-ty* apparut, selon le *Chou-king*, pour lui désigner le Ministre
 qu'il devoit choisir; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'en
 raisonnant sur la façon dont les *King* parlent de la divination, il
 paroît que dans l'Antiquité, elle n'étoit guere qu'une maniere reli-
 gieuse d'interroger le Ciel pour connoître sa volonté. Quand *Yu* fut
 choisi par *Chun* pour son successeur, ce grand homme résista long-
 tems à son election; mais *Chun* lui répondit que ce n'étoit pas le

Des révéla-
 tions, prédic-
 tions, &c.

cas, & que le Ciel déclaroit assez sa volonté par l'unanimité des suffrages. Le *Ly-ky* dit expressément : « quand on veut savoir quelque chose par la voie des augures, on ne doit interroger le Ciel qu'une fois, & il faut que ce qu'on demande soit bon & raisonnable ». En parlant du motif de l'Empereur, il dit : « quelque grandes que soient ses lumières, il ne veut point se décider de lui-même; mais il a recours aux augures par respect pour le Ciel ». Le texte suivant est bien singulier. *S'appuyer des esprits pour assigner des jours heureux, & exercer la divination en faisant illusion au peuple, est un crime de mort.* Que les Savans se donnent la peine d'approfondir cette question, & je suis persuadé qu'ils trouveront, en remontant dans la plus haute Antiquité, que l'idolâtrie n'a fait que corrompre & mêler de superstitions la manière dont on consultoit Dieu dans les premiers tems. L'*ephod* que prenoit le Grand-Prêtre chez les Juifs, l'usage de tirer au sort les interrogations qu'on faisoit aux Prophetes, &c. peuvent fournir bien des vues pour discuter les témoignages des Anciens & en prendre un peu mieux le sens que le peuple des demi-Savans.

N O T E 34, page 313.

Des mariages
& des mœurs
des Lettrés.

Les mœurs ont bien changé à cet egard, sur-tout à Pé-king. Presque tous les gens de distinction marient leurs enfans fort jeunes; mais quoique mariés, ils n'en vont pas moins en classe. *Un Lettré, dit l'ancien proverbe, doit avoir, jusqu'à trente ans, la modestie & la timidité d'une jeune vierge; depuis trente jusqu'à cinquante, la fécondité d'une femme mariée; après cinquante, le zèle & la sagesse d'une matrone.* « Que peut-on reprocher aux jeunes Lettrés d'aujourd'hui? demande le *La Bruyere chinois*; de farder la vérité, répond-il, & de colorer le mensonge; de raffiner sur la vertu dans leurs livres, & sur la débauche dans leurs plaisirs; de vanter les Anciens, & de s'attacher aux modernes; de proposer des doutes sur ce qu'ils savent, & de prononcer sur ce qu'ils ignorent; de vouloir parler comme on écrit, & de ne savoir pas écrire comme l'on parle; de sacrifier plutôt un ami qu'un bon mot, & leur sentiment que leur réputation; de voir des taches dans les plus grands hommes, & d'en faire à leurs habits; de raisonner à perte de vue sur le système du monde, & de n'entendre rien à gouverner leur maison. Confucius recon-

» noissoit

» noissoit le mécanisme du monde, la liberté de l'homme, les dé-
 » crets du Tien; mais il disoit: *qui fait la mesure de son esprit, ne*
 » *cherche que celle de son cœur* ».

N O T E 35, page 313.

La polygamie de Chine est fort différente de ce qu'on l'imagine en Europe. Il faut bien distinguer entre loi, usage & abus. Selon la loi, un particulier ne peut prendre de concubine que lorsque son épouse est stérile, & d'un âge à ne pouvoir plus avoir d'enfans. Alors même c'est à elle à choisir une concubine pour son mari, à-peu-près comme Sara quand elle donna Agar à Abraham. Les enfans de la concubine lui appartiennent, elle a sur eux tous les droits de mere, & la concubine n'est jamais qu'une domestique en sa présence. L'usage, c'est que les gens riches & à leur aise n'attendent pas si tard, & que les épouses légitimes elles-mêmes font les premières à se faire justice lorsqu'elles sont stériles. Pour les abus, il seroit trop long d'en faire l'énumération. L'amour de leur repos & de leurs enfans, empêche bien des Chinois de prendre des concubines. Ceux qui se piquent d'une certaine régularité de mœurs, n'ont que leur épouse légitime; mais aussi il faut avouer que l'union conjugale a tout pour elle. Loix, morale, mœurs générales, maniere de vivre, douceur de l'habitude, préjugés, &c. Je n'ajoute que ces deux mots. Une fille qui n'a été que fiancée n'a aucun egard aux plus grands renversemens de fortune, & garde la viduité comme si elle avoit été mariée; & la concubine la plus accomplie est toujours une personne vile, & pour m'en tenir au mot qui a donné occasion à cette note, quelque haut que les Chinois aient porté toutes les idées & tous les devoirs qui tiennent à la piété filiale, elle se tient debout, tandis que ses enfans sont assis, en présence de l'épouse légitime & de leur pere.

Des concu-
bines en Chine.

N O T E 36, page 314.

Quant à la religion & à la croyance des anciens Chinois, je prie le Lecteur de faire attention aux propositions suivantes avant d'écouter ses doutes & ses préjugés. Si une note pouvoit être une dissertation, il m'auroit été fort aisé d'étendre les preuves & les raisons que je ne fais qu'indiquer; mais il faut peu de lumière pour distinguer le blanc du noir.

De la conformé-
mité des maxi-
mes & tradi-
tions religieu-
ses des Chinois
avec celles de
la vraie reli-
gion.

1°. *La religion a été enseignée à Noé par ses peres, & Noé l'a conservée à ses descendans.* La premiere partie de cette proposition ne peut être révoquée en doute par qui que ce soit. Pour prouver la seconde, il suffit de dire avec la Génèse : *Noe vir justus & perfectus fuit in generationibus suis; cum Deo ambulavit.* Ayant été choisi de Dieu pour sauver le genre humain, il eut sûrement le zele de prêcher la religion, & d'en conserver les promesses, le culte & la morale. Ses descendans ne s'étant multipliés que peu-à-peu, il lui étoit aisé de les instruire dès l'âge le plus tendre, d'abord par lui-même, ensuite par ses enfans & par les chefs des familles. Ses qualités de pere commun, d'ami de Dieu, de prophete, étant soutenues par l'autorité de l'âge & l'eclat des vertus, donnoient une grande force à ses paroles. D'ailleurs ce que lui & ses enfans racontoient du déluge, dont il restoit encore tant de vestiges, inspiroit naturellement la crainte du Seigneur. Les hommes forcés au travail & dispersés dans les champs, étoient plus innocens & dès-là plus dociles. Enfin on ne peut douter que Dieu ne secondât par sa grace, des soins dont dépendoit le salut de tant de peuples & de générations.

2°. *La science de la religion a été commune à tous les premiers peuples, & a pu & dû se conserver longtems.* Cette assertion ne souffre aucune difficulté, & on peut bien dire, comme Tertulien, *est in mundo loquela diffimiles, virtus traditionis una.* Dans ces premiers tems, la tradition ne passoit que par peu de bouches en plusieurs siecles. *Sem* a pu voir *Abraham*, ou du moins son pere. Aussi Moïse, en écrivant l'histoire, indique plutôt les faits qu'il ne les raconte, & les suppose universellement connus. La nature même des choses qu'enseignoit la tradition, comme la création, la chute d'Adam, la promesse du Messie, le culte religieux, les devoirs de justice & de vérité, les vertus d'innocence & de charité, étoient des choses trop essentielles & trop à la portée de tout le monde, pour être oubliées. Enfin on ne peut douter que les solemnités publiques, les fêtes, les cérémonies de religion, l'enseignement des Prêtres, & très-probablement les livres, n'empêchassent l'ignorance & la corruption des mœurs d'en affaiblir l'idée. Ce que l'Écriture raconte de Melchisedech, de Job, de Balaam, d'Abimelech Roi de Gérare, & sur-tout des Ninivites, prouve qu'elle s'est conservée long-tems chez les anciens peuples. Ce que les Auteurs profanes même

nous apprennent de la religion des nations qu'ils ont connues, n'est pas moins concluant, puisqu'on reconnoît la révélation jusques dans les fables qui l'altérèrent dans la suite des siècles; & en ce sens-là, il est vrai de dire qu'elles l'ont conservée en la défigurant. Nos Naturalistes les plus entêtés de physique, reconnoissent les soins de la Providence dans la conservation & reproduction de toutes les especes de plantes, d'insectes, d'animaux qui furent au commencement; & on hésite à croire qu'elle ait étendu sa bienfaisance & sa bonté sur la conservation de la religion, d'où dépendoit le salut des hommes pour qui tout le reste est fait!

3°. *Les Chinois ont connu & adoré de toute antiquité le vrai Dieu; & on trouve dans leurs livres & dans leurs caractères, des traces sensibles de la révélation.* On a en Europe la traduction de quelques *King*, & les Annales de la Chine. Qu'on les lise sans prévention, & j'ose le dire, on sera forcé d'avouer que cette assertion n'est qu'une conclusion déduite naturellement des faits les plus historiquement certains. Celui seul de l'idolâtrie, qui n'est entrée en Chine que dans le premier siècle de l'Eglise, y a été combattue long-tems, & n'a jamais pu devenir la religion de l'Etat, est une démonstration pour qui fait l'histoire ancienne. D'ailleurs l'Antiquité des Chinois, qui va de pair avec celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Phéniciens, &c. leur a procuré la science de la religion dans toute sa pureté; & la longue & paisible durée de leurs premières Dynasties, la culture des sciences & des arts, leur peu de commerce avec les autres nations, leur grand respect pour l'Antiquité, la nature même de leur écriture, l'union du Sacerdoce avec l'Empire, &c. ont contribué à la leur conserver.

Veut-on des faits particuliers, en voici. 1°. Les plus célèbres Ecrivains de toutes les Dynasties en Chine ont mieux parlé, & parlé plus clairement de Dieu, de la Providence, de la récompense des gens de bien, de la punition des méchants, des délires de l'idolâtrie, &c. que les plus sages des Grecs & des Romains. 2°. A la fin du dernier siècle, quarante Lettrés (qui signèrent leurs noms) firent imprimer, avec le titre de *To-chou*, ou de *Toc-saint*, deux petits tomes (ils doivent être à la Bibliothèque du Roi), où ils proposent à tout l'Empire les principaux dogmes de la loi de Nature, comme la vraie doctrine des *King* & de l'Antiquité. 3°. Ceux qui ont attaqué les livres de religion

des Européens, n'ont jamais rien dit contre ce qui regarde la Divinité & ses perfections infinies; au contraire, ils font convenus qu'ils n'apprennent rien à la Chine à cet egard. Leurs objections & leurs prétendus bons mots ne regardent que nos mystères. 4°. Les ouvrages du P. Ricci & ceux de plusieurs autres Missionnaires, ont été décorés de belles préfaces par les plus célèbres Lettrés, qui en louent la doctrine. Ceux qui entendent le Chinois peuvent s'en convaincre par leurs yeux: ces livres sont à la Bibliothèque du Roi. 5°. L'Empereur *Yong-tching*, fils de *Kang-hi*, ayant ordonné aux Missionnaires des Provinces de se retirer, il voulut justifier aux yeux de tout l'Empire une conduite qui paroïssoit une censure de celle de son pere. Pour cela il ordonna aux *Han-lin* de réfuter les livres de notre sainte religion, qu'il avoit fait demander, & qu'il leur envoya. Ces Docteurs les examinerent avec soin pour se mettre en état d'obéir à l'Empereur qui avoit cela à cœur. L'examen dura six mois, & finit par une Requête où ils lui disoient humblement, qu'ils ne pouvoient réfuter les livres des Européens sans tomber en contradiction avec les *King*, & sans s'exposer à la risée de tous les Lettrés. La chose finit là, & les Missionnaires Portugais ont encore les livres qu'on leur avoit demandés, & qu'on leur rendit sans rien dire. Ce n'est qu'après la mort de ce Prince, que les Missionnaires ont su cette anecdote. 6°. Plusieurs Lettrés à qui Dieu a fait la grace de se convertir, ont avoué que la doctrine de l'Antiquité, méditée & approfondie, avoit beaucoup contribué à dissiper leurs doutes & leurs hésitations. Le célèbre Prince Jean, qui a tant souffert pour la religion, raconte de lui-même, que la conformité des vérités que prêchent les Missionnaires, avec celles qu'on trouve dans les Anciens, l'avoit frappé. Aussi en a-t-il fait un des motifs de crédibilité qu'il propose aux Gens de Lettres pour les exhorter à se convertir, dans le petit livre qu'il a composé exprès. 7°. Enfin je suis témoin que les Lettrés ne font jamais de difficultés contre ce qui ne sort pas du *Credo* d'avant la venue du Messie, & des commandemens de Dieu.

J'ajoute que depuis que je suis à Pé-king, j'ai baptisé un Lettré que la grace de Dieu a conduit vers la vérité par l'étude des *King*. Plus il méditoit sur la doctrine qu'ils contiennent, moins il étoit tranquille. Les biais qu'il imagina, furent de consulter des Lettrés, puis de se

faire instruire par les plus habiles de chaque secte : rien ne le fatifaisoit. Un de ses parens eut une affaire à Pé-king; il s'en chargea, & fit plus de trois cens lieues dans l'espérance qu'il trouveroit dans la capitale ce qu'il avoit cherché en vain dans les provinces. Peu de jours après son arrivée, il entra comme par hazard dans un café pour se rafraîchir. Deux néophites buvoient du thé, & conversoient assez près de l'endroit où on le plaça. Il fut tout étonné de les entendre parler de Dieu comme ils faisoient, s'approcha d'eux, leur fit des questions, & fut si satisfait de leurs réponses qu'il ne pouvoit se contenir de joie. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail. Il suffit de dire qu'il se fit instruire, & se hâta de retourner dans sa famille, dès qu'il fut baptisé, pour y prêcher J. C.

N O T E 37, page 315.

Les Chinois comptent vingt-huit constellations dont chacune a son propre caractère. Chacun de ces caractères répond à une des sept planetes qui, par-là, en ont quatre qui lui correspondent & lui sont appropriés. Ce cycle donne exactement & les semaines & les jours des semaines tels que nous les comptons; parce que les sept planetes y étant placées de suite selon les caractères qui leur sont attribués, elles reviennent toujours, comme nos Dimanches, nos Lundis, &c. Il est de fait que ce cycle correspond exactement à nos jours & semaines ecclésiastiques, & que les quatre caractères du soleil, par exemple, tombent toujours le Dimanche, ceux de la lune, le Lundi, &c. Aussi les Néophites éloignés, qui ne peuvent avoir le calendrier des Missionnaires, se servent aisément de celui de l'Empire. Le feu P. Gobil ne croyoit pas que ce cycle remontât bien avant dans l'Antiquité. On ne voit pas cependant quand il a commencé: au contraire on trouve dans l'*Y-king*, *vous viendrez honorer de sept en sept jours*; & dans les Annales de *Se-ma-t sien*, que l'Empereur offroit un sacrifice à la suprême unité, *Tai-y*, tous les sept jours.

Des sept planetes & des sept jours de la semaine.

N O T E 38, page 316.

Les déluges des Egyptiens, d'Ogygès, de Deucalion, des Indiens, des anciens Gaures, &c. sont-ils de petits déluges particuliers, ou sont-ils un seul & même déluge raconté différemment? Les avis des Savans

Du déluge selon les Chinois.

& des Chronologiftes font fi partagés que nous avons cru qu'on nous fauroit gré de raconter ce que la Chine dit du sien. *Ouei-nan-tse* dit que *Niu-oua* raccommoda les voûtes du ciel avec une pierre de cinq couleurs. Le *Chan-hai-king* raconte que le *Chang-ty* irrité, punit les hommes & les fit périr. On trouve plusieurs autres textes semblables qui supposent une connoissance confuse du déluge universel, ou paroissent s'y rapporter; mais comme les livres où ils sont n'ont pas une certaine autorité, quoique anciens, il feroit inutile de s'y arrêter. Les grandes Annales, le *Tong-kien*, le *Hoei-ki-tse* & tous les autres abrégés d'histoire mettent un déluge sous *Yao*, mais sans entrer dans aucun détail sur ce qui l'occasionna & sur les ravages qu'il fit, sans même articuler le tems où il arriva. *Se-ma-tfien* copie mot à mot le texte du *Chou-king* dans ce qu'il en rapporte. Ainsi tout ce qu'on en fait se réduit à son narré. Le voici fidèlement traduit : *Hélas ! des eaux immenses sont répandues & inondent tout. O qu'elles sont élevées ! Elles environnent les montagnes & s'elevent au-dessus de leur sommet. Les flots mugiffans semblent menacer le Ciel. Les peuples pouffent des soupirs ; qui pourra les secourir ?*

Avant d'examiner ce texte singulier, observons d'abord que c'est *Yao* qui parle aux Grands de sa Cour, & que rien de ce qui précède, n'a préparé à cette exclamation ni à ce narré. Observons, en second lieu, qu'il se trouve dans le premier chapitre du *Chou-king*, nommé *Yao-tien*, par où commence l'Histoire authentique de Chine. Observons troisièmement, que le *Chou-king* est un livre d'histoire, écrit très-élégamment, mais sans emphase, sans poésie, & où on ne trouve ni fables ni merveilleux. Observons enfin, que ce texte fert d'exorde au grand projet d'*Yao* pour creuser des lits aux rivières, dessécher les marais, ouvrir des canaux de communication, &c. projet auquel *Kouen* travailla long-tems sans succès & qui fut exécuté par *Yu*, comme on le voit dans le chapitre *yu-kong*. Si l'on demande maintenant dans quel sens il faut entendre les paroles d'*Yao*, je réponds que c'est dans le sens que présentent les mots, c'est-à-dire, d'un vrai déluge. Indépendamment de la manière dont est écrit le *Chou-king*, qui suffiroit pour le prouver, tous les Commentaires, toutes les Gloses & Paraphrases des plus célèbres Lettrés, expliquent ce texte dans le sens d'un déluge qui noie & submerge tout. *Mong-tse* se fert du mot de *kiang*, qui signifie descendu du ciel, pour caractériser ce déluge. Le

célèbre *Kong-in-ta* va jusqu'à dire que les eaux avoient submergé les animaux, les chars, les maisons, & paroïssent presque remplir l'espace qui sépare le ciel de la terre. Le Commentaire impérial paraphrase les paroles de *Yao* dans le sens le plus vaste & le plus étendu, aussi bien que celui que fit le célèbre *Tchang-ko-lao* pour faciliter les études de *Kang-hi* dans son enfance, &c.

La difficulté se présente d'abord. Dans le cas d'un pareil déluge, où se feroit retiré *Yao* avec toute sa Cour? Que feroient devenus ses sujets? Les Lettrés chinois sont partagés là-dessus en trois sentimens. Les premiers, qui paroissent croire que ce déluge arriva du tems de *Yao*, s'en tiennent aux paroles du texte, les entendent dans le sens qu'elles présentent, conviennent de la difficulté des conséquences, & se retranchent à dire qu'il faut croire le *Chou-king*, quoiqu'on ne puisse pas l'expliquer: leur respect pour les *King* va jusques-là. Les seconds prennent le biais de dire qu'il faut entendre les paroles d'*Yao* dans un sens allégorique par rapport aux désordres, vu qu'elles sont inexplicables sans cela, & qu'on ne voit pas que *Yu* eût pu apporter remède à un tel déluge, ni comment *Yao* lui-même eût pu échapper. C'est le sentiment en particulier du savant *Tchin-tfiao* & du laborieux *Lo-pi* de la Dynastie des *Song*. Ce dernier prouve fort bien que ce qui est dit des travaux d'*Yu* n'a aucun rapport avec l'écoulement des eaux d'un déluge, & fait sentir à merveille que c'est une absurdité de dire qu'il commença par les endroits les plus bas. Car, dit-il, si l'eau s'élevoit au-dessus des Montagnes, il est évident qu'elle devoit encore être plus profonde dans les lieux les plus bas, & qu'ainsi on ne pouvoit la faire écouler. Le prétendre est une folie. Il a raison; mais avoir recours à la métaphore est une chose bien hardie; & vouloir que les mœurs fussent corrompues sous *Yao*, c'est contredire le *Chou-king* & toute l'Antiquité. Enfin les derniers entendent le texte du *Chou-king* dans le sens littéral; mais ils prétendent qu'il ne faut pas ajouter foi à ce que dit *Yao*, qui ne parle point de ce déluge comme d'une chose présente. D'ailleurs comme ce chapitre n'est pas entier, & qu'il est parlé dans d'autres livres d'un déluge plus ancien, il est à croire que c'est celui dont il est question.

C'est en particulier le sentiment des Auteurs du Commentaire impérial, imprimé au palais, la huitième année du regne de l'Empereur *Yong-tching*. Les Lettrés qui l'ont fait, n'entrent dans aucune discussion & se

contentent de mettre en note ce texte de *Tching-tse*, qui est très-clair. Anciennement la terre étoit peu peuplée & les hommes habitoient sur les hauteurs. Quoiqu'il y eût bien des eaux dans la Chine, cela ne nuisoit pas. Sous le regne de Yao le nombre des hommes croissant insensiblement, on commença à habiter dans les plaines enfoncées. Les inondations & submersions des eaux devinrent alors un mal auquel il falloit apporter remède..... Yao l'entreprit, & rendit cet important service à toutes les générations. Ce n'est pas sous son regne que les eaux causèrent des ravages, cela étoit plus ancien.

Que les Savans examinent cet exposé que je leur garantis sincère, & le combinent avec les caractères dont nous parlons. Nous nous bornerons à observer que la fidélité des Chinois à conserver ce texte du *Chou-king*, quelque embarrassant qu'il soit pour eux, fortifie toutes les preuves qu'on a de l'authenticité des *King*. Nous permettra-t-on d'ajouter que les différences de tems entre les déluges dont parlent les anciennes Nations, doivent peu étonner. Chacune aura placé ce qu'elle savoit du déluge, au commencement de son histoire; & l'aura peut-être appliqué à quelque inondation particulière. Dès-là le déluge d'Ogygès doit être avant celui de Deucalion; & celui de Deucalion avant le déluge des Incas, &c. On ne fait pas assez attention que dans l'Antiquité il y avoit peu de communication entre les différens peuples, que les livres & les Savans étoient rares, & que quand les nations de notre Occident commencerent à fortir de leur ignorance, elles s'attribuerent bien des choses qui ne leur appartenoient pas: témoins tous ces Jupiters, ces Bacchus, ces Hercules qui embarrassent les Savans. Je pense dans ce moment qu'on pourra me dire: si les caractères que vous citez se rapportoient au déluge général, d'où vient que les Chinois n'en font pas usage? c'est qu'ils n'ont pas lu la *Génèse* comme moi.

N O T E 39, page 316.

Idée du Messie chez les anciens Chinois.

Il me seroit très-aisé de démontrer historiquement que les anciens ont eu des idées du Messie, qui découlent immédiatement de la révélation, & prouvent clairement que l'Antiquité la plus reculée a été plus favorisée de Dieu que plusieurs ne semblent le croire, affectant d'ignorer ce qu'ont écrit Vossius, Beurrier, Thomassin, Huet, Mourges & les autres Savans qui, à l'exemple des premiers Peres de l'Eglise, ont

ont recueilli les précieux restes des anciennes traditions des peuples. On fait en Europe que Confucius a dit que le Saint par excellence étoit en Occident; mais fait-on ce que les Lettrés chinois entendent par le Saint? Le nom de Saint (dit Ouang-ky), désigne celui qui connoît tout, voit tout, entend tout. Ses pensées sont toutes vraies, ses actions toutes saintes. Toutes ses paroles sont des enseignemens, tous ses exemples des regles de conduite. Il réunit trois ordres d'Êtres, possède tout bien: il est tout céleste & admirable. Le livre Tchao su tou hoï dit, Le Saint est si élevé & si profond qu'il est incompréhensible. Il est le seul dont la sagesse n'a point de bornes, l'avenir est dévoilé à ses yeux, sa charité embrasse l'univers & le vivifie comme le printems, toutes ses paroles sont efficaces. Il est un avec le Tien. Selon le livre Lun-hen, le cœur du Tien est dans la poitrine du Saint & ses enseignemens sur ses levres. Le monde ne peut pas connoître le Tien sans le Saint. Selon l'Y-king, le Saint seul peut offrir un sacrifice agréable au Chang-ty..... Les peuples attendent le Saint (dit Mong-tse), comme une plante languissante attend les nuages & la pluie. Tout cela, dira-t-on, pouvoit peut-être s'entendre d'un Sage, comme Confucius, ou d'un grand Empereur, comme Yao & Chun. Mais comment entendre dans ce sens les paroles suivantes qu'on trouve dans le grand Commentaire du Chou-king: le Tien est le Saint invisible, le Saint est le Tien devenu visible & enseignant les hommes. Comment entendre la glose de l'Y-king sur le Saint? Cet homme est le Tien & le Tien est cet homme. Comment entendre les noms d'homme divin, d'homme céleste, d'homme unique, d'homme seul, du plus beau des hommes, d'homme par excellence, d'homme merveilleux, de premier né? &c. Comment entendre sur-tout ce qui est dit en tant de manieres & par tant d'Auteurs, qu'il renouvellera l'univers, qu'il changera les mœurs publiques, qu'il expiera les péchés du monde, qu'il mourra dans la douleur & l'opprobre, qu'il ouvrira le Ciel? &c. J'aurois de quoi faire un volume sur ce sujet.

N O T E 40, page 317.

Le fameux texte d'Isaïe: *Ecce Virgo concipiet*, &c. est un des plus singuliers & des plus frappans des divines Ecritures sur le Messie. Les Gens de Lettres savent jusqu'où les Théologiens ont poussé leurs recherches & leurs discussions pour en démontrer le sens prophétique & défendre la croyance de l'Eglise. Ils savent aussi que plu-

Traditions des
Chinois tou-
chant une Vier-
ge-mere.

ieurs Ecrivains ont fait usage avec succès de ce qu'on trouve dans les antiquités Egyptiennes, Grecques, Romaines, &c. sur les Vierges fécondes, pour prouver l'universalité & l'ancienneté de la tradition d'une Vierge, mere d'un Libérateur. Les livres & monumens chinois fournissent la même preuve bien clairement. Soit qu'on interroge les Annales & les *King*, les livres des Savans & les fables des Poètes, on y voit que la Chine a multiplié, avili même le miracle d'une Vierge-mere; mais qu'elle en a toujours conservé l'espérance, & y a toujours attaché des idées qui dérivent de la révélation, à ce qu'il me paroît.

Voici une légère notice de ce que j'ai trouvé de plus remarquable sur ce sujet. 1°. Les Anciens posent pour principe que les Saints, les Sages, les Libérateurs des peuples naissent d'une Vierge. L'Auteur du *Choue-ouen* dit en termes formels : *les Saints & les Sages étoient appelés Tien-tsé, Fils du Ciel*, (l'Empereur seul prend ce titre aujourd'hui), *parce que leurs meres les avoient conçus par la puissance du Tien.* *Kong-yang-tsé* dit la chose plus clairement, & ne laisse pas même le subterfuge d'une naissance accordée par miracle. *Le Saint n'a pas de pere*, dit-il, *il est conçu par l'opération du Tien.* Aussi *Lo-pi* dit qu'il paroît hors de doute que *Heou-tfi & Sie* ont été conçus sans pere. 2°. Dans la grande Compilation, où l'on a rassemblé sous différens titres en cent volumes, tout ce que l'histoire contient de plus curieux & de plus intéressant, il y a un livre entier sur les *naissances Saintes*, c'est à-dire, des Grands Hommes & des Empereurs qui sont nés par miracle. Voici quelques exemples : la mere de *Fou-hi* le conçut en marchant sur les traces d'un géant; celle de *Chin-nong*, par la faveur d'un esprit qui lui apparut; celle de *Hoang-ty*, par la lueur d'un éclair & d'une lumière céleste dont elle fut environnée; celle de *Yao*, par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe; celle de *Yu*, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein & qu'elle avala, &c. Presque tous les Fondateurs des Dynasties, pour se prêter au préjugé public, ont fait naître le chef de leur famille d'une Vierge. L'Empereur régnant dit du chef de la sienne, dans son grand Poème, qu'il fut conçu par une Vierge céleste, en mangeant je ne fais quel fruit. Ce qui m'a le plus frappé, c'est que les Vierges-meres de la haute Antiquité, ont des noms significatifs. Par exemple : *Beauté attendue, Vierge qui s'élève, Vierge pure, Félicité universelle, Grande fidélité,*

qui s'orne soi-même, &c. 3°. On trouve, dans le *Chi-king*, deux belles odes sur la naissance de *Heou-tsi*, chef de la famille & Dynastie des *Tcheou*, où le Poète parle d'une manière bien remarquable. Voici ses paroles : *lorsque l'homme naquit, Kiang-yuen fut sa mere. Comment s'opéra ce prodige ? Elle offroit ses vœux & son sacrifice, le cœur affligé de ce que le fils ne venoit pas encore. Tandis qu'elle étoit occupée de ces grandes pensées, le Chang-ty l'exauça. A l'instant, dans l'endroit même, elle sentit ses entrailles emues, fut pénétrée d'une religieuse frayeur, & conçut Heou-tsi. Le Poète continue, le terme de Kiang-yuen étant arrivé, elle enfanta son premier né comme un tendre agneau, sans déchirement, sans efforts, sans douleur, sans souillure. Prodige éclatant ! Miracle divin ! Mais le Chang-ty n'a qu'à vouloir, & il avoit exaucé sa priere en lui donnant Heou-tsi..... Cette tendre mere le coucha dans un petit réduit à côté du chemin, des bœufs & des agneaux l'échauffèrent de leur haleine, les habitans des bois accoururent malgré la rigueur du froid, les oiseaux volèrent vers l'enfant comme pour le couvrir de leurs ailes : lui cependant pouffoit des cris, mais des cris puissans qui étoient entendus au loin..... Dans la seconde ode, le Poète, parlant de *Kiang-yuen*, s'ecrie : *ô grandeur ! ô sainteté de Kiang-yuen ! ô que le Chang-ty a bien exaucé ses desirs ! Loin d'elle la douleur & la souillure. Arrivée à son terme, elle a enfanté Heou-tsi dans un instant.**

On fera étonné en Europe de ces deux morceaux singuliers. Tâchons de montrer le point de vue dans lequel il faut les considérer. 1°. Le fait historique que la poésie a orné de tout ce merveilleux, se réduit à ce que *Kiang-yuen*, épouse de *Ty-ko*, n'ayant point d'enfans tandis que ses rivales en avoient, en demanda un au *Tien*, l'obtint, accoucha secrètement, & abandonna son fruit pour le soustraire à la jalousie de ses rivales. Le Poète qui a chanté la naissance de *Heou-tsi* dans le tems que les *Tcheou* étoient sur le trône, a appliqué à ce Prince ce que la tradition racontoit de la conception & de la naissance d'un Libérateur, ainsi que fit Virgile dans son Eglogue sur la naissance du fils de Pollion. 2°. Un Missionnaire très-versé dans les Antiquités chinoises, soupçonne avec assez de vraisemblance, que tous ces beaux morceaux ne sont que des citations d'une ancienne prophétie dont le poète fait honneur à *Heou-tsi*, comme Virgile des vers de la Sybille au fils du Consul romain. En effet, le *Chou-king*, qui parle de *Heou-tsi*, dit seulement

qu'il fut chargé de veiller sur l'agriculture. *Se-ma-tfen*, & après lui les autres Historiens, racontent que sa mere, qui n'étoit qu'une concubine, étant allée se promener dans le désert, devint enceinte en marchant sur les traces d'un géant, & qu'ayant honte de sa maternité, elle abandonna son enfant au coin d'un bois. Ce narré porte sa réflexion. Aussi *Tcheou-tse* ne la manque pas, & en fait honneur aux Lettrés d'avant lui. 3°. Les Gloses, Notes, Paraphrases, &c. des Lettrés sur ces vers du *Chi-king*, s'accordent à les expliquer dans le sens le plus miraculeux. Si *Heou-tsi* (dit *Kong-in-ta*) avoit été conçu par l'union des deux sexes, il n'y auroit rien d'extraordinaire. Pourquoi le Poëte insisteroit-il si fort sur les louanges de la mere tandis qu'il ne dit mot du pere?..... Ayant été conçu sans l'union des deux sexes (dit *Tsou-tsong-po*) & le Tien lui ayant donné la vie par miracle, il devoit naître sans blesser la virginité de sa mere..... Tout homme, en naissant, déchire le sein de sa mere (dit *Ho-sou*) & lui coûte les plus cruelles douleurs, sur-tout s'il est son premier fruit. *Kiang-yuen* enfanta le sien sans rupture, lésion, ni douleur. C'est que le Tien veut faire eclater sa puissance & montrer combien le Saint differe des autres hommes. Un Commentateur fort ancien fait la remarque singuliere que dans les deux odes où il est parlé de *Heou-tsi*, l'une met avant l'enfantement, & l'autre après, les mots de *you-tsai*, *you-hai*, qui marquent que la virginité de sa mere n'en reçut aucune atteinte. 4°. A moins de supposer une tradition, une espérance d'une Vierge-mere, ancienne, respectée, articulée, &c. qu'on a appliquée à *Heou-tsi* avec le *Chi-king*, il est difficile d'expliquer comment les Lettrés ont pu s'exprimer d'une maniere si claire, eux qui regardent de si près à tout. Leur affectation à se servir de certains termes dans le même ordre, semble indiquer des citations, ou du moins une façon de parler spéciale, consacrée par l'Antiquité.

Finissons en remarquant que les caracteres de *Kiang-yuen* sont assez singuliers, pour n'être qu'une application mal faite à la mere de *Heou-tsi*. Le premier est composé de l'image agneau & de celui de vierge; le second, de celui de source & de celui de vierge encore. Comme on a des Dictionnaires en Europe, ceux qui entendent le chinois feront bien aises de vérifier ce que j'avance sur les mots *Kiang-yuen*; mais qu'ils ne se pressent pas de juger. Ici même un de mes amis a craint

que je me fusse hazardé, tant cette etymologie lui paroissoit singuliere. Il ne pouvoit faire de difficulté que sur le caractère *niu*; & il a vu dans le savant livre *Lieou chou tsing hoen*, en parlant du caractère *niu*: *filles qui a une vertu pure & originale; c'est pourquoi elle est représentée les mains jointes, assise modestement, avec un air silencieux & pensif*. Je doute qu'on trouve dans aucune langue, un mot qui indique aussi clairement une Vierge, que celui de *niu*; sur-tout si on s'arrête au caractère & à l'idée qu'y attachoient les anciens.

N O T E 41, page 318.

Que ceux qui ont la curiosité d'étudier les caractères chinois, ne se rebutent pas de lire & de relire cet excellent livre. Les Chinois le regardent comme classique; mais non comme infaillible. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des méprises que lui reprochent les plus habiles Critiques, & assez aigrement les Grammatistes, qui se sont parés de ses découvertes, à propos de quelques légères corrections qu'ils y ont faites. C'est ici tout comme là, chez le bas peuple de la Littérature. Je me suis beaucoup servi du *Choue-ouen* du célèbre *Tchang-tsién*, à cause de la profondeur de ses recherches & de la candeur de ses remarques. Il propose les différentes opinions des Savans avec les raisons dont ils les appuient, & laisse au Lecteur le soin de se décider. J'ai fait encore beaucoup d'usage du *Lieou chou tsing hoen* qui est un chef-d'œuvre d'érudition & de critique, j'ai presque dit de morale & de philosophie. L'Auteur de cet excellent ouvrage a encore mieux profité des etymologies chinoises, que l'Abbé Girard de nos synonymes, pour recueillir les plus belles maximes des Anciens. Disons tout, autant l'Abbé est ingénieux & spirituel, autant le Lettré chinois est candide & naïf; aussi touche-t-il au sublime presque par-tout. Il est inutile de parler de plusieurs autres livres auxquels nous avons eu recours. Les Gens de lettres n'ont pas besoin qu'on les avertisse qu'on n'approfondit rien par les Abrégés, & encore moins dans les Dictionnaires.

Des Ouvrages
chinois dont on
s'est servi dans
cet Essai.

N O T E 42, page 319.

Le *Kouan-hoa* écrit, abaisse les caractères jusqu'à lui, mais il ne s'élève jamais jusqu'à eux. Quelque agréable qu'il soit à lire, les caractères n'y font guere que colorer les images & les rendre plus

Du *Kouan-hoa*.

faillantes. Je ne m'etends pas davantage, parce que je sens qu'il est impossible d'en donner une idée juste à ceux qui n'ont pas lu de chinois, & que ceux qui en ont lu n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils ont remarqué.

N O T E 43, page 321.

Des monumens de la haute Antiquité en Chine.

La persécution de *Tsing-che-hoang*, les guerres civiles, les grandes révolutions, les incendies, les tremblemens de terre, les inondations subites, &c. ont détruit tous les monumens de la haute Antiquité. On ne les connoît guere que par ce qu'en ont dit les Ecrivains contemporains. On n'a sauvé du naufrage général que des vases de cuivre, des miroirs, des cloches, &c. que l'avidité avoit fait enfouir ou que leur poids avoit sauvé de ses rapines. Ce qu'on a de mieux en ce genre aujourd'hui, a été trouvé dans des tombeaux, dans des ruines de palais & dans le fond des rivieres. Quoique les inscriptions qui sont dessus, soient en anciens caracteres, on les explique, & les Savans en ont fait usage pour vérifier bien des époques & pour fixer les poids, les mesures, &c. de chaque Dynastie. Plusieurs de ces monumens antiques ont resté si long-tems dans la terre, que, quoique de métal, ils ne rendent aucun son, & paroissent être une poterie fort mince. Tout le cuivre a été dissous, il n'en reste que quelques petites veines éparfes çà & là. D'autres qui ont été conservés dans l'eau, semblent faits de verd-de-gris. Les Antiquaires chinois se vendroient presque pour acheter ces inutilités augustes. Le ton des mœurs & du Gouvernement pousse tout peu-à-peu dans les cabinets de l'Empereur. Les vrais Lettrés ne prisent que les monumens où ils trouvent des inscriptions qui leur donnent des lumieres. On travaille depuis plusieurs années à recueillir tout ce qui mérite quelque attention en fait de grands monumens anciens, comme tours, arcs de triomphe, tombeaux, pierres sépulcrales, ponts, &c. Il me vient à l'esprit dans ce moment, que la différence de grandeur & de régularité qu'on trouve entre les hiéroglyphes égyptiens des grandes pyramides & des petites, semble rendre témoignage au narré des Chinois. Le même embarras aura fait imaginer les mêmes expédiens.

NOTE 44, page 321.

L'Empereur *Siuen-ty* régnoit près de huit cens ans avant l'Ere chrétienne. L'Histoire raconte que ce Prince qui aimoit & estimoit beaucoup l'Impératrice, se plaisoit si fort à sa conversation, qu'il étoit presque tout le jour dans son appartement. Cette Princesse eut le courage de préférer la gloire de son epoux aux témoignages de sa tendresse. Elle quitta tous ses ornemens de tête d'Impératrice, comme si elle avoit été coupable d'un grand crime, & envoya une de ses Dames à l'Empereur pour lui dire *qu'elle n'avoit pas de vertu, & l'entraînoit dans les sentiers perdus de la mollesse & de l'indolence; que par sa faute, il négligeoit les soins du gouvernement & de l'administration; & que les désordres qui croissoient de jour en jour ne pouvoient être imputés qu'à elle. L'Impératrice ne me donne que des exemples de vertu,* répondit *Siuen-ty, c'est moi qui suis en faute.* De ce jour, continue l'Historien, l'Empereur s'appliqua davantage aux affaires, & répara ses négligences passées. En effet, on voit qu'il poussa plusieurs guerres avec vigueur, réforma les abus, etendit ses soins à tout. Voici quelques traits d'un Edit pour encourager l'agriculture.

De l'Empereur *Siuen-ty*.

L'agriculture est la premiere & la plus pure source des richesses de l'Etat. C'est par elle que le Chang-ty fournit aux besoins des hommes, & leur adoucit les miseres de la vie..... Le bonheur des peuples dépend de l'agriculture, & l'Empire n'est riche & florissant qu'autant qu'elle est encouragée..... Elle entretient l'union dans les familles, multiplie les ressources, etend le commerce, enrichit & vivifie tous les Ordres de l'Etat. Aussi les Anciens proposerent des Mandarins choisis pour veiller sur chaque district; mais hélas! leurs emplois subsistent inutilement pour les peuples. Au lieu de favoriser, de protéger, d'encourager les travaux de la campagne,..... ils distrayent les cultivateurs par des corvées militaires; comme si les richesses qui entretiennent les armées & les recrues qui les fortifient, n'étoient pas dus à l'aisance & à la multitude des colons..... L'Empereur qui veut marcher sur les traces de ses Ancêtres, donnera désormais toute son attention à favoriser l'agriculture, &c. Voici un trait singulier & qui peint bien l'Antiquité. Siuen-ty ayant ordonné un dénombrement de tout l'Empire, un Censeur l'en reprit en disant qu'on n'avoit pas besoin autrefois de faire des dénombremens, & que le Gouvernement favoit exacte-

ment le nombre des familles & des personnes, parce qu'on demandoit tous les ans la liste des veuves, des orphelins & des vieillards qu'il falloit secourir.

N O T E 45, page 322.

Méthode des
Chinois pour
apprendre à
écrire aux en-
fans.

Cæsar civitatem potest dare hominibus, verbis non potest, disoit Pomponius. Le génie de l'Europe n'a pas changé à cet egard. L'autorité ne peut rien, ni pour assurer la proscription de certains mots, ni pour assurer l'usage de quelques autres. C'est l'usage qui décide en despote : *victoriæ ratio non redditur*. Les caractères ont préservé la Chine de ce travers, ou plutôt l'attention du Gouvernement à empêcher les innovations. Un caractère hasardé suffiroit aujourd'hui pour faire rejeter le placet le plus important. L'auteur auroit beau s'en plaindre, on lui répondroit froidement : *il ne peut paroître devant l'Empereur*. Quelle distance de là jusqu'à la licence de nos Ecrivains en matière de néologie & d'ortographe ! Ajoutons que les écrire nettement, correctement, élégamment, est un mérite nécessaire aux Lettrés. Le Gouvernement les force à l'avoir, pour obtenir des grades. L'Empereur lui-même donne l'exemple. Tout ce qui sort de son pinceau, est bien peint. Aussi apprendre à bien tracer les caractères, est une partie des premières études. Rien qui soit plus à la portée des enfans, & rien de plus négligé parmi nous. Les Chinois les conduisent pas à pas dans cette carrière comme dans les autres & en écartent les épines. Ils ont imaginé d'imprimer des caractères en blanc sur un fond noir (cette manière d'imprimer est singulière & mériteroit d'être connue), pour que les enfans pussent les copier sans peine, en mettant dessus un papier fort mince, au travers duquel ils en distinguent les traits les plus délicats. Ce travail, qui est tout-à-fait à la portée des enfans, exerce leur application sans dégoût, & leur donne l'habitude & la facilité des mouvemens de la main. A proportion qu'ils l'acquierent, on leur donne du papier plus épais, qui les met à même d'exercer un peu leur mémoire & leur petite habileté. On leur ôte ensuite ce secours humiliant, & on les exerce à copier du petit en grand, du grand en petit, selon les modèles qu'on leur met sous les yeux. Enfin, on les fait écrire de mémoire, & communément c'est la leçon qu'ils doivent réciter : artifice aimable pour augmenter leur application &

doubler

doubler le profit de leur étude. Je le sens bien, c'est outrager certains Lecteurs que de leur présenter ces minuties; mais j'aime ma Patrie; elles me sont venues, & j'ai songé que quelqu'un de ces François-Gaulois qui aiment leurs enfans, pourroit en faire son profit pour leur éducation : *il cor se lege.*

N O T E 46, page 322.

La Chine étoit, sur la fin des *Tcheou*, comme la France sur la fin de la seconde race. L'Empereur n'avoit plus que ses domaines & de vains titres. M. de Boulainvillers n'avoit pas lu l'Histoire de Chine, lorsqu'il écrivoit que le Gouvernement féodal est le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Les Lettrés ont examiné, discuté & éclairci tout ce qui regarde cette sorte de gouvernement, qui a duré tant de siècles à la Chine. « *Yao & Chun*, disent-ils, n'ont pas été les inventeurs » du gouvernement des premières Dynasties, qui laissoit l'administration immédiate des Provinces à différens Princes, & n'attribuoit » à l'Empereur qu'un haut domaine & une supériorité de direction, » de commandement & de coercition, pour les contenir dans les » bornes des loix & assurer le bonheur des peuples ». (Les droits de nos Rois sur les Pairs & grands Vassaux de leur Couronne, n'étoient pas à beaucoup près si grands que ceux des Empereurs). « Ce gouvernement dut son origine aux chefs des grandes familles qui mirent » l'Empereur à leur tête pour ne faire ensemble qu'un seul royaume, » se fortifier les uns par les autres, étendre les liens de la société » & s'en procurer tous les avantages. L'Empire étant devenu héréditaire, les Empereurs profitèrent des fautes, des négligences, des » revers des grands feudataires pour donner leur place aux Princes » de leur sang, à leurs Créatures, aux Bienfaiteurs de la Patrie. » N'ayant plus de fiefs à donner, ils divisèrent les anciens; ils diminuèrent leurs propres domaines, & peuplèrent l'Empire de Princes. » Leur nombre les rendit redoutables; l'ambition, la vengeance, la rivalité enfanterent les ligues, les guerres, les intrigues. Leurs » peuples furent les premières victimes de leur autorité; mais elle » devint fatale aux Empereurs, & les réduisit à n'être que l'ombre » de ce qu'ils avoient été. Si la Chine n'a jamais été si heureuse que » sous les regnes de *Yao*, de *Chun* & de *Yu*, & sous les premiers

L'ancien gouvernement de Chine étoit le gouvernement féodal.

» Empereurs des *Chang* & des *Tcheou*, elle n'a aussi jamais tant souffert de maux que sous les derniers regnes de ces Dynasties. *Tsing-che-hoang* fut un parjure, un scélérat, un révolté, un usurpateur; mais il eut l'habileté, en relevant le trône des Empereurs, de l'affermir pour jamais, & de faire le bonheur réel des peuples, en quelque façon par les tyrannies, les injustices & les oppressions, les vanités & les titres ridicules qui ont rendu sa mémoire l'exécration & la risée de tous les siècles. La belle administration des terres fut à jamais perdue pour les Chinois dans cette horrible révolution. L'Etat n'en eut plus le domaine. Ces terres furent partagées au gré des circonstances, & des caprices de ceux qui avoient la force & l'autorité en main; mais les peuples furent délivrés pour jamais des divisions intestines, des cabales politiques, des oppressions palpées, des déprédations, des guerres civiles & de toutes les calamités que traînoient à leur suite les tyrans innombrables qui régnoient sur eux. Le gouvernement féodal n'a pu être avantageux, que lorsque les hommes étoient forcés au travail par leurs besoins, & entraînés vers la vertu par la candeur & l'innocence des mœurs publiques. La loi Salique, pour le remarquer en passant, est l'ancienne loi de Chine, elle avoit lieu aussi pour les grands fiefs de l'Empire.

N O T E 47, page 323.

Férocité de
Tsing-che-hoang,
intrépidité de
Ma-tfiao.

Tsing-che-hoang connoissoit les Lettrés par sa propre expérience. Ayant fait emprisonner la Princesse sa mere pour arrêter le cours de ses débauches, il craignit que ce procédé, également scandaleux & infâme en Chine, ne lui attirât des représentations. Pour arrêter les plus intrépides censeurs, il fit préparer deux chaudières d'huile bouillante, en jurant qu'il y feroit jeter quiconque auroit l'audace de lui parler de sa mere. *Ma-tfiao* ne fut étonné ni du mauvais cœur ni des menaces du Tyran. S'étant fait annoncer, il fut admis & débuta par demander la permission de faire des remontrances. *Oui*, dit *Tsing-che-hoang*, *pourvu que ce ne soit point au sujet de ma mere. C'est précisément ce qui m'amene*, répondit le Lettré d'un ton ferme & résolu. *Songez Seigneur*, continua-t-il, sans donner le tems à l'Empereur de se remettre de sa surprise, *songez à l'outrage sanglant que vous faites à*

la Piété Filiale, au scandale que vous donnez à tout l'Empire, à la honte dont vous vous flétrissez pour jamais, aux malheurs que vous vous préparez, & aux crimes innombrables que vous allez causer. Qui est sans respect pour sa mere, est un monstre. Il ne peut être ni bon pere, ni bon Prince, ni bon epoux, ni bon citoyen, ni bon ami. Quels fils, quels sujets, quels amis, quels serviteurs aurez-vous, si vous les enhardissez, par votre exemple, à violer la premiere loi de la nature & à surpasser les tigres en férociété? Ma-tfiao quitta ses habits en finissant les derniers mots de son discours & s'avança vers la chaudiere d'huile bouillante pour s'y faire jeter. Tsing-che-hoang, encore plus effrayé de son intrépidité que touché de ses raisons, courut lui-même pour l'arrêter, & traita plus respectueusement la Princesse sa mere. Le regne curieux & singulier de ce Tyran offre toutes les phases du génie & du vice. Il mourut en buvant le breuvage de l'Immortalité. Son successeur le fit accompagner chez les Immortels par un grand nombre de ses concubines & de ses domestiques, remplit son tombeau de richesses, & eleva au-dessus une montagne de terre prodigieusement haute. Il n'en reste plus de vestiges, disent les Lettrés, au lieu que les humbles tombeaux de Yao & de Chun subsistent.

N O T E 48, page 325.

Les Sceaux de l'Empire, les Archives & les Livres furent une des premieres choses dont s'empara l'Empereur Kao-tsou lors de la révolution; mais comme Tsing-che-hoang avoit renversé tout le systême politique de l'Etat; outre les raisons de la guerre & des affaires qui suffisoient pour l'empêcher de s'occuper des livres & des caracteres, il étoit dangereux en bonne politique de réveiller des idées qui avoient donné des espérances & des craintes, toutes également contre le bien de ses intérêts. Les descendans des anciens Princes auroient prétendu remonter sur les petits trônes de leurs Ancêtres, & en auroient fait un Empereur de parade, comme sur la fin de toutes les Dynasties. Les particuliers qui avoient gagné dans le partage que l'Etat avoit fait du domaine des terres, auroient craint qu'on ne les leur enlevât, & se feroient tournés contre lui. Combien d'autres considérations devoient l'arrêter? Comme les Lettrés doivent beaucoup aux Han, ils les ont ménagés, & n'ont fait entrevoir cette politique que de loin. La

Motifs politiques relatifs au recouvrement des livres en Chine.

plupart des Ecrivains Européens ne l'ont pas apperçue, & ont jetté par-là du mystere dans le recouvrement des livres, qui n'a rien eu que de fort naturel, & devoit se faire peu-à-peu lorsque les idées de l'ancien Gouvernement seroient affoiblies. En y regardant de près, on trouve que ce qui pouvoit le plus les réveiller, a été publié plus tard, & d'une maniere plus imparfaite, comme le *Li-ki*.

N O T E 49, page 326.

Recherches
des livres chi-
nois dans les
pays voisins de
la Chine.

Quelques savans d'Europe ont paru ignorer que plusieurs Empe-
reurs de la Dynastie des *Han* firent faire des recherches dans tous
les Royaumes & Etats voisins de la Chine. Ce fait est consigné dans
les Annales. Le *Ouai-ki*, où l'on a trouvé tant de fables, de contes
& de ridiculités sur les tems qui ont précédé *Yao*, a été composé
en partie sur ce qu'on trouva chez les étrangers, en livres & en tra-
ditions. Il en est de même de plusieurs livres sans autorité & sans
nom, que les Lettrés de Chine regardent, comme nos Savans les
rapfodies des Grecs sur leurs tems fabuleux & héroïques. Ajoutons,
pour reposer l'imagination des curieux qui rêvent dans leur cabinet
des moyens de faire des découvertes chez les *Miao-tse*, dans le
Cao-ly, &c.; ajoutons, dis-je, que la Dynastie des *Song*, qui don-
noit en Chine un siecle d'erudition, de critique, de philosophie &
de bel-esprit, tandis que toute notre Europe s'enfonçoit de plus en
plus dans les ténèbres de la plus crasse ignorance, fit l'impossible
pour découvrir d'anciens monumens, & reçut, l'or & l'argent à la
main, tout ce qu'on lui présenta. Il n'y a pas à s'en plaindre. Nos
Savans & nos Antiquaires ont disserté fort au long sur toutes les baga-
telles que la vénérable Antiquité a consacrées; ceux de cette Dynastie
allerent encore plus loin. Un vase, un meuble, une inscription leur suf-
fisoient pour plusieurs volumes, bien hérissés de passages & bien
ennuyeux: ils n'ont pas été inutiles. Ils ont dégoûté les Lettrés des
Dynasties suivantes, des bavardages savans. Le bon sens tartare a
fini la cure. Il seroit aussi ridicule aujourd'hui d'écrire un volume pour
assurer un *non*, un *oui* ou un *peut-être*, que de bâtir un grand echaffaut
pour elever une paille.

N O T E 50, page 326.

Le Poëte *Lieou-pe* ayant eu ordre de la Cour de faire une chan-
son, dans un tems où il étoit un peu ivre, (la bouteille étoit l'onde
Aganippide de cet Anacréon chinois) son imagination donna trop de
besogne à sa main tremblante; elle abrégéa les caractères; brusqua
quelques traits, & n'arriva qu'avec bien de la peine jusqu'au bout
de la chanson. L'intention du Poëte étoit de la recopier; on ne lui
en donna pas le tems; on la lui enleva pour aller la présenter à
l'Empereur, qui prit plaisir à la déchiffrer, & en fit un amusement dans
son palais. La mode donna cours à cette bizarrerie, & elle l'a con-
servée jusqu'aujourd'hui pour ce qui est de son ressort. Je souhaite,
pour l'honneur des Egyptiens, que leur écriture curive ait une ori-
gine plus philosophique. Mais eût-elle été inventée par leur Mercure,
si elle défigure & altere les images & symboles élémentaires des hiérog-
lyphes, comme la chinoise ceux de ses caractères, elle est en dépit
du bon sens, & n'est bonne qu'à exercer les oisifs.

Origine de
l'écriture dite
tchang-tfao.

N O T E 51, page 327.

L'Empereur régnant a fait imprimer en trente-deux sortes de carac-
tères, son Poëme dont un de nos Missionnaires envoie cette année
la traduction. Pour me borner à mon sujet, je me contente de re-
marquer qu'on ne fait rien de bien sûr ni de satisfaisant sur l'origine
de tous ces caractères singuliers; & qu'à cet égard, l'histoire de la
Paléographie chinoise est encore plus obscure & plus incertaine que
la nôtre. Mais peu importe de la savoir. Soit que ces caractères bizarres
aient été imaginés sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, ou en partie
sous les Dynasties des *Han*, des *Leang* & des *Tang*, on voit claire-
ment qu'ils n'ont de singulier que la manière de représenter les images
& symboles dont ils sont tissus, selon les *lieou-y* dont nous avons
tant parlé. Ces sortes d'écritures n'ont plus lieu aujourd'hui que pour
les sentences, les vers, dont on orne les appartemens, ou qu'on met
au bas des tableaux. Je puis même assurer qu'on s'en fert fort rare-
ment, au moins chez l'Empereur. Dans tous les appartemens du pa-
lais & des maisons de plaisance où je suis entré, je n'ai vu que du
kou-ouen, du *ta-tchouen-tse*, du *siao-tchouen-tse*, du *siao-sie*, du *hing-chou*,

Grand nom-
bre d'especes de
caractères dans
l'écriture chi-
noise.

que les Chinois appellent *tse-ty* (*écritures substantielles*), & qui en effet différent entre elles de la manière dont nous l'avons raconté. Dans les cachets cependant, la fantaisie & le caprice se permettent des singularités; mais l'usage général est pour le *kou-ouen* ou pour le *tchouen-tse*. Les Gens de Lettres ne se servent du cachet en *fiao-sie*, qu'avec leurs amis. Remarquons en passant, que la science des cachets est aussi frivole, mais plus ingénieuse que chez nous. Outre le cachet ordinaire, qui contient le nom de la personne, &c. il y en a, dont on fait plus d'usage, qui sont de vraies devises, graves, badines, savantes, poétiques, stoïques, galantes, bachiques, &c. & pour l'ordinaire très-bien faites. Je ne dirai rien d'une espèce de caractères qu'on dit assez ancienne, parce qu'elle est étrangère à la littérature, je veux parler de celle des talismans, des imprécations magiques & des formules divinatoires. Sur le peu que j'en ai vu dans un vieux manuscrit qui m'est tombé entre les mains, je doute que nos forciers d'Europe soient aussi bien partagés. Les images de feu, de tonnerre, de dragon, &c. les symboles de diable, d'ame, de malédiction, &c. sont les pièces principales de ce grimoire, & y sont combinées, arrangées, répétées, symétrisées, entremêlées & enchâssées, dans un goût tout propre à en imposer aux fots, & à frapper les imaginations foibles.

N O T E 52, page 328.

Système de
l'écriture *hing-*
shou.

Les Rédacteurs se proposoient deux choses, 1°. de conserver la substance & l'impression de génie des anciens caractères; 2°. d'en rendre l'écriture aisée, courante & usuelle. Ils ont réussi dans leur projet. Par le moyen des traits analytiques dont nous parlons, ils ont fixé les images & symboles à certaines figures qui les représentent comme les observations représentent nos mots entiers. L'œil, si l'on veut, est moins satisfait, mais l'esprit y retrouve à-peu-près tout l'idéal du système des anciens caractères. Cette écriture est presque à l'ancienne, comme la poésie à la peinture. Qu'importe, au fond, de voir en lisant, la figure d'un enfant bien dessinée dans une maison, ou de voir quelques traits qui le représentent pour elle & réveillent également en moi l'idée d'un jeune homme qui, ayant reçu le bonnet viril, est déclaré successeur de son père? Il n'y a que les yeux &

l'imagination qui y perdent. Il en est de même du caractère de *tristesse*, composé d'*œil* & de *larmes* sur un *cœur*. Dès que les traits analytiques dont il est composé sont les signes d'*œil*, de *larmes* & de *cœur*, j'y trouve également l'idée naïve de tristesse. Faute de faire ces attentions, on a cru que l'écriture chinoise avoit changé plus qu'elle n'a fait.

N O T E 53, page 329.

Ce symbole ou image classique qui domine dans chaque caractère, est précisément pour les Chinois ce que sont nos lettres alphabétiques par où commencent nos mots; & les signes des images & symboles dont ils sont composés, ce que sont les autres lettres du mot. Du moins l'effet en est le même pour les chercher dans les Dictionnaires.

Du symbole dominant dans chaque caractère.

N O T E 54, page 330.

Combien peu de personnes ont assez de précision dans les idées pour saisir les différences qui distinguent un mot d'un autre. Les faiseurs d'analyses sont inexcutables d'avoir négligé de suivre les synonymes des caractères anciens, parce que la manière dont ils étoient composés, indique à l'œil une différence réelle. Par exemple, le caractère *gin* (charité), étoit composé, dans les anciens caractères; 1°. du symbole de *deux* sur un *cœur*; 2°. de l'image d'*homme*, d'une *croix* sur un *cœur*; 3°. de l'image d'*homme* & du symbole *suprême* sur un *cœur*, &c. Le caractère *sin* (foi), 1°. de l'image de *mains*, d'*offrande* & de *soleil*; 2°. du symbole de la *divinité* & de l'image d'*homme*; 3°. des images de *cœur*, de *clou* & d'*homme*, &c. Le caractère *nou* (colere), 1°. de l'image d'*homme* & de celle de *femme* sur un *cœur*; 2°. de l'image de *glaiive* sur un *cœur*; 3°. du symbole de *malheur* sur un *cœur*, &c. Or, on sent d'abord que les anciens n'avoient pas imaginé ces différentes combinaisons pour rendre la même idée. Dès-là combien n'ont-ils pas appauvri les caractères? Ils ont fait pis encore, ils ont souvent choisi le plus mauvais des synonymes; & quand la fantaisie leur en a pris, ils ont réformé tout ce qui n'étoit pas consacré par les *King*. Je fais exprès cette remarque, pour que ceux qui voudroient travailler sur les caractères, ne se hâtent pas de juger l'Antiquité sur leurs Dictionnaires. Qu'on se rappelle ce que nous avons

Des anciens synonymes chinois.

dit de la maniere dont plusieurs caracteres sont composés, & on sentira d'abord combien nous sommes fondés à parler ainsi, & combien de beaux caracteres *historiques, moraux & religieux* ils nous ont enlevés.

N O T E 55, page 330.

Altération des caracteres: politique des Chinois dans les punitions des fautes légers.

En grattant notre papier, en se servant de certaines eaux, on vient à bout d'effacer quelques lettres ou même des mots entiers; mais comme nos lettres & nos mots, ou plutôt notre langue ne se prête qu'avec peine à des substitutions qui altèrent & changent le sens des phrases, l'inconvénient n'est pas grand. Il le seroit en Chine si le peu d'épaisseur du papier ne coupoit court à tout; mais il n'y a pas moyen de parer à la facilité d'altérer, de dénaturer même quelques caracteres par l'addition facile de quelques traits. Les caracteres numériques en particulier, sont faits de façon que celui d'*un*, par exemple, donne *dix* par l'addition d'un trait; celui de *deux*, *vingt*; celui de *trois*, *trente*, &c. aussi ne s'en sert-on pas dans tous les contrats & papiers d'intérêts. La Jurisprudence, le Gouvernement, la Police, &c. ont pris à cet égard les précautions les plus sages & les plus efficaces. Les abus les ont éclairés. Donnons un exemple. Un Gouverneur de Province avoit envoyé à Pé-king un malheureux assassin pour être exécuté en automne: à la révision solennelle du procès par les plus grands Magistrats de l'Empire, il fut absous, parce qu'on avoit ajouté un trait à un caractère qui, au lieu de *tuer* qu'il signifie, ne signifioit plus qu'*avoir jetté un couteau*. Voilà à quoi n'ont pas fait attention les plaisans qui ont fait rire les oisifs de ce que l'altération d'un seul trait dans un caractère, attiroit quelquefois aux Lettrés des punitions & des disgrâces. Il me semble que la réputation de bon sens qu'ont les Chinois, auroit dû faire présumer qu'ils ne sont pas de caractère à faire le procès à un Magistrat pour un point omis sur un *i*. Puisque l'occasion s'en présente, nous remarquerons en passant que les plus philosophes même n'ont pas compris assez le vrai génie de la politique chinoise dans les formalités & l'étiquette. Avoir son bonnet de travers devant l'Empereur; manquer à quelque cérémonie dans la maniere de l'aborder, de se retirer de sa présence, &c. sont des fautes pour lesquelles on peut casser un Mandarin & le punir: mais on ne le fait jamais que lorsqu'il y a des raisons secretes, qu'il

qu'il seroit ou trop long ou trop dangereux d'alléguer. En général, si la politique Chinoise ne paroît punir que des bagatelles, c'est parce qu'elle y est forcée par des accusations juridiques ou des crimes éclatans. Que les Sages devinent ses raisons.

N O T E 56, page 332.

Nous allons copier dans cette note ce qu'on trouve de plus remarquable dans le *Ly-ky* & dans le *Siao-hio* sur les études & l'éducation des anciens Chinois. Les Savans pourront mettre à côté bien des réflexions, & les bons Citoyens en faire leur profit.

Passages du
Ly ky sur les
études & l'édu-
cation des an-
ciens Chinois.

1°. *Principes généraux.* « La science est le flambeau de la vérité, » le bouclier de la vertu & le premier germe de la félicité publique : » veiller sur les études de la jeunesse est donc un des premiers de- » voirs du Prince..... Une pierre précieuse n'a d'éclat qu'autant » qu'elle est bien taillée. Le mérite ne brille de toute sa lumière que » par le savoir. Si vous ne goûtez pas d'une viande, comment en » connoîtrez-vous le goût exquis ? Si vous n'étudiez pas, comment sen- » tirez-vous les charmes de la sagesse & les attraits de la vertu ?..... » Tous les devoirs découlent de la religion, de l'humanité, de la » justice, de la civilité & de la prudence, elles doivent être le pre- » mier & le continuel objet de nos études..... Le *Chou-king* dit : » appliquez-vous sur-tout à vous instruire, commencez & finissez » votre carrière dans les bras de l'étude..... Étudier les livres, » selon les Anciens, est une demi-étude. Le grand art de l'éducation est » de réprimer de bonne heure les passions de son élève, de se mettre » au niveau de sa capacité, de n'exiger de lui que ce qu'il peut faire » sans effort, de ne lui faire voir que des exemples de vertu. Ces » quatre points renferment tout ce qu'il y a de plus essentiel dans » l'éducation de la jeunesse ».

2°. *Première éducation.* « Dans l'Antiquité, quand une femme étoit en- » ceinte, soit qu'elle marchât, qu'elle fût assise, ou qu'elle dormît, elle » se tenoit dans une posture décente & pleine de modestie. Elle ne man- » geoit rien qui eût un goût dépravé, singulier ou raffiné; elle n'auroit » pas touché à des viandes mal découpées; jamais elle ne regardoit » ni n'écouloit rien qui fût indécent; les plus beaux vers des Anciens » étoient les seuls qu'elle pût entendre chanter : aussi les enfans

» naiffioient-ils beaux, bien faits & avec d'heureufes difpofitions pour
 » tout..... Dès que votre enfant eft né, choisissez-lui une gouver-
 » nante d'une humeur douce & tranquille, d'un caractère aimable,
 » & bienfaifant, d'un extérieur affable & modeste & fur-tout qui
 » ait un cœur droit, une ame grande, & qui ne parle qu'avec beau-
 » coup de circonfpection & de réfervede..... Quand un enfant com-
 » mence à manger, on lui apprendra à fe fervir de la main droite.
 » Quand il commence à parler, on lui enseignera à répondre civi-
 » lement, enfuite à compter, à connoître les points cardinaux, à
 » diftinguer les différentes classes des caractères, à faire les petites
 » cérémonies, à prévoir les jours de fête..... A fept ans on fépare
 » les filles d'avec les garçons; on ne leur permet plus de s'affeoier
 » fur la même natte ni de manger à la même table; on les accou-
 » tume à déférer en tout aux Anciens & à leur rendre respectueu-
 » sement les plus petits services. A dix ans on les envoie à l'école
 » où ils demeurent tout le jour ».

3°. *Ecoles & Colleges.* « Sous les trois premières Dynasties, il y avoit
 » des écoles dans les bourgs, des classes dans les villes, des colleges
 » dans les capitales des provinces, & le grand college impérial nommé
 » *Hio*, où venoient étudier les fils des grands Mandarins de la Cour,
 » & tous ceux des provinces qui avoient des talens diftingués.....
 » On enseignoit dans les colleges, 1°. le *ly*, ou tout ce qui a trait
 » au culte religieux, au cérémonial de l'Etat, & à la politesse. 2°. La
 » musique, l'arithmétique, les sciences & l'art de conduire les chars.
 » 3°. Les six vertus fondamentales: la religion, la prudence, la bien-
 » faifance, la justice, la droiture & la concorde. 4°. Les six grands
 » devoirs de la piété filiale, de l'amitié, de la déférence, de la mo-
 » destie, de l'amour de la patrie & de la compassion pour les mal-
 » heureux..... Chaque année on faisoit l'ouverture des classes en
 » cérémonie. Après une année d'étude, on faisoit lire un ecolier de-
 » vant le Mandarin pour qu'il jugeât de son habileté à connoître les
 » caractères des *King* & à les prononcer. On examinoit auffi ses
 » mœurs & sa conduite. Après trois ans, l'examen avoit pour objet
 » son goût & son application à l'étude, l'estime & l'amitié que ses
 » condisciples avoient pour lui. Après fept ans on l'examinoit fur le
 » progrès qu'il avoit fait dans les sciences, & fur son habileté dans

» les exercices; mais sur-tout sur son respect & son affection pour
 » ses maîtres. Après sept ans on examinoit solennellement un ecolier
 » sur ses progrès dans les sciences & dans la vertu, sur ses liaisons
 » d'amitié & sur ses défauts, sur ses talens enfin & sur ce qu'on
 » pouvoit en espérer ».

Observons ici que cet examen étoit décisif. On choissoit dans la foule ceux dont le caractère, les talens, les vertus, &c. donnoient de grandes espérances, & on les envoyoit dans le *ta-hio*, ou grande école, pour y étudier la philosophie, la morale, les loix, les principes du gouvernement & l'histoire. Tous les autres étoient renvoyés dans leurs familles pour y suivre la profession de leurs parens, ou en prendre une selon leurs dispositions, s'ils étoient fils de Mandarin. Ceux qui entroient dans le *ta-hio* y étudioient jusqu'à environ trente ans.

4°. *Maniere d'enseigner.* « Un maître doit savoir, avant tout, le grand
 » art de bien enseigner & les fautes qu'il faut éviter dans l'instruction. 1°. Pour enseigner, il faut qu'un maître ne passe pas trop
 » vite d'un sujet à l'autre & n'explique jamais plusieurs choses à la
 » fois. 2°. Il doit exciter, animer, pousser ses disciples, mais jamais
 » ne les presser, encore moins les forcer. 3°. Il ne faut pas qu'il
 » prétende que son disciple le comprendra d'abord, & qu'il n'oubliera rien de ce qu'il lui aura dit. S'il observe bien le premier
 » point, les idées se rangeront & se combineront d'elles-mêmes dans
 » l'esprit de son disciple; par le second il lui rendra l'étude aisée
 » & aimable; par le troisieme il le mettra à même de réfléchir sur
 » ce qu'il apprend, & de se l'approprier. C'est-là le fond de l'art
 » d'enseigner..... Si un musicien chante bien, il est aisé de chanter
 » avec lui & de prendre le ton qu'il faut. Si un maître enseigne clairement, il fera comprendre ce qu'il dit sans s'étendre en vains & longs
 » discours. Quand le sujet qu'on traite est trop subtil & trop relevé, il faut
 » le rendre sensible par des comparaisons simples & naturelles.....
 » Un maître doit écouter son disciple. Si celui-ci n'a pas l'esprit assez
 » ouvert pour faire des questions, il faut les lui insinuer, les trouver dans le peu qu'il demande, faire naître des questions, les
 » diriger, les étendre: c'est le grand art d'enseigner.
 » Les étudiants sont sujets à quatre défauts. 1°. Ils veulent trop

» apprendre à la fois. 2°. Ils ne desirent pas assez d'apprendre, ou veu-
 » lent apprendre trop peu. 3°. Ils veulent devenir habiles sans peine &
 » fort vite. 4°. Ils se rebutent aisément, se découragent & se dépitent.
 » Un maître doit s'appliquer à distinguer quel est le défaut de son
 » eleve, & l'en corriger sans le lui faire soupçonner.... Quand un
 » maître néglige ses eleves, ils font des questions bizarres, etudient
 » sans regle & sans suite, apprennent en secret ce qu'ils devroient
 » ignorer, méconnoissent les avantages de la science, se livrent à des
 » jeux indécens, manquent de respect pour leurs maîtres, & tournent
 » en ridicule les maximes des anciens ».

5°. *Police des colleges.* « Les etudians doivent avoir des délassemens....
 » Le chant, les instrumens de musique, la conduite des chars, l'art
 » de tirer la fleche, la peinture, peuvent leur rendre utiles leurs plus
 » doux divertissemens, &c. Deux sortes de châtimens sont en usage
 » dans les colleges, la verge & le *pan-tse* (c'est une planchette de
 » bambou)..... Les Mandarins préposés à l'administration des col-
 » leges, renvoient les incorrigibles, & font descendre les paresseux
 » & les négligens dans une classe inférieure, &c. L'Empe-
 » reur vient admonester lui-même ceux du college impérial. S'ils
 » ne se corrigent pas, il jeûne trois jours & les exile dans les pays
 » éloignés & sauvages..... Le grand *Yo-tching* prend les noms
 » des ecoliers du college impérial qui se distinguent le plus, & les
 » présente à l'Empereur. Le *Se-ma* les lui propose pour divers emplois,
 » selon leurs talens, leurs vertus & leur capacité, &c. ».

Il y auroit bien des choses curieuses à traduire dans les autres livres chinois, sur un sujet si intéressant & si mal approfondi en Europe; mais en voilà assez & peut-être trop pour une note. Je n'ajoute plus que deux mots. Chez les anciens Chinois, un Prince en classe n'étoit qu'un ecolier. Les maîtres s'appliquoient également à faire connoître les périls & les avantages du savoir. Ils passaient des colleges aux premieres Magistratures. Je n'ose dire jusqu'où le Gouvernement excitoit & exigeoit la reconnoissance, le respect & l'amour de leurs eleves. Les mœurs ont peu changé sur ce point. Un disciple ingrat est en Chine, comme chez nous un Gentilhomme sans honneur. Le préjugé va si loin à cet egard, qu'on ne croit pas qu'on puisse être bon fils sans être disciple respectueux & reconnoissant. Mais tout cela.

tient à des idées de piété filiale, de probité naturelle & de bon cœur, qui sont un peu trop gauloises pour notre siècle.

N O T E 57, page 332.

Le Pere Duhalde a donné une légère notice du plan des études chinoises d'aujourd'hui. Je me bornerai à quelques remarques. 1°. L'expérience a appris aux Chinois que, tout compensé, l'éducation des colleges est préférable à l'éducation privée. Le grand *Kang-hi* avoit établi une espece de college dans l'intérieur de son palais, pour que les Princes ses enfans pussent y étudier avec les fils des Princes de son sang & des Grands de sa Cour. Il y alloit souvent lui-même sans se faire annoncer, pour tenir les maîtres & les disciples sur leurs gardes. L'Empereur régnant suit l'exemple de son grand-pere, & veille de fort près sur les études des *Ago* (c'est le nom tartare des fils de l'Empereur), qu'il envoie en classe quoique mariés, & âgés de plus de vingt-cinq ans. L'anecdote suivante dira mieux que moi jusqu'où vont sa vigilance & ses attentions. Les classes étant fermées pendant les réjouissances du nouvel an, il respecte l'ancien usage, & se fait alors le maître de son auguste famille. L'année dernière les Princes croyoient que le voyage de *Yuen-ming-yuen* leur vaudroit un jour de congé, & qu'ils pourroient s'amuser ensemble. L'Empereur frustra leur attente, & prit occasion même des réjouissances de la saison, pour leur donner divers sujets de pieces. « Quand ils auront » fini leur tâche, dit-il à l'Eunuque, qu'on m'apporte leurs ouvrages » quelque part que je sois; si je suis content de leur application, ils seront » contents des amusemens que je leur procurerai ». *Yuen-ming-yuen*, ou le Versailles de Chine, n'est qu'à deux lieues de Pé-king. Les *Ago* y arriverent de bon matin; & le huitieme qui a beaucoup de facilité & d'esprit, eut fini de bonne heure sa piece. On courut la porter à l'Empereur qui assistoit à un spectacle d'étiquette avec les Princes de son sang & les Grands de sa Cour. La réponse de l'Empereur fut de demander un pinceau & d'écrire un nouveau sujet qu'il envoya au huitieme, sous prétexte qu'il pouvoit mieux faire & qu'il avoit manqué à ses freres.

Etudes des
Chinois d'au-
jourd'hui.

2°. Les études commencent par des vers techniques où l'on a rassemblé les premiers élémens de la morale, des sciences & de l'his-

toire. Ces vers techniques (il est inutile de dire que les caractères les rendent plus courts, sans comparaison, que les nôtres, & très-élégans) sont comme la carte de tout le pays qu'un étudiant doit parcourir, & l'aident à mettre de l'ordre & de la liaison dans ses idées. Quand un enfant a appris par cœur ces premiers élémens, on lui en donne une explication à sa portée. Il passe de-là à l'étude du *Siao-hio*, du *Hiao-king*, des quatre livres classiques, & des *King*: mais peu-à-peu & sans qu'on le presse. La méthode chinoise exige qu'il sache tout un livre par cœur, & même plusieurs, avant qu'on le lui explique. Le maître étend ses explications grammaticales, morales, philosophiques, oratoires, historiques, critiques, selon que son élève paroît faire des progrès. Quand il l'en trouve capable, il lui apprend à chercher les raisons de chaque chose, à remarquer les beautés les plus frappantes de son auteur, & à répondre aux difficultés qu'on peut faire sur ses maximes. Sur quoi il faut observer que le *Siao-hio*, ou *Ecole des enfans*, est un recueil de maximes & d'exemples également propres à former le cœur & l'esprit.

3°. On veut ici que les jeunes gens aient un fonds d'idées, de connoissances, de réflexions & de vues, avant de leur rien donner à composer. Les sujets qu'on leur propose à traiter, sont tirés des livres qu'on leur explique, & plus ou moins digérés selon leur capacité. Toute la jeunesse se passe à apprendre par cœur, à expliquer & à imiter les grands modèles de l'Antiquité.

4°. Les études savantes commencent assez tard, & on ne rougit pas de les continuer dans un âge avancé. Comme la curiosité, le goût, l'ambition, les succès, attirent alors vers les livres, ils sauvent les jeunes Lettrés des périls de leur âge, & les mûrissent pour les emplois du Gouvernement. Je n'ajoute plus que ces deux mots. Les Chinois traitent toujours les enfans en hommes. Un vieillard répond sérieusement à toutes les questions d'un enfant, & lui dit ce qu'il fait.

N O T E 58, page 332.

Connoissances des Chinois dans l'Antiquité.

Vossius l'a fait sagement remarquer, *soli in hoc nostro mundo sunt Seres, qui jam à quinque ferè annorum millibus, numquam interruptam servavere litteraturam*. Que les Savans partent de-là, & voient combien il seroit plus facile de trouver chez eux cette connoissance de l'An-

tiquité, qu'ils vont chercher avec tant de peine dans les débris des sciences grecques, égyptiennes, romaines. Les Lettrés d'ici comme ceux d'au-delà des mers, *perlinaci & scrupulosa diligentia ex genealogiis, fastis, titulis, monumentis, numismatibus, nominibus propriis & stylis, verborum etymologiis, proverbiiis, traditionibus, archivis & instrumentis tam publicis quam privatis, historiarum fragmentis, librorum nevtiquam historicorum locis dispersis, nonnulla è temporis diluvio eripiunt & conservant*; & comme à cet egard ils sont mieux partagés que nous, leurs découvertes sont plus abondantes, plus curieuses, plus détaillées, plus suivies, plus sûres & plus satisfaisantes. Outre cela ils entendent mieux leurs anciens Auteurs, que nous ne pouvons entendre les Grecs & les Romains; & sont dirigés dans leurs recherches, par celles de leurs prédécesseurs depuis tant de siècles. Il m'est tombé entre les mains, ces jours derniers, un livre de Botanique en cent soixante volumes, où nos Botanistes trouveroient tout ce que la Chine a su sur les arbres & sur les plantes. Les *Han-lin* y ont rassemblé avec beaucoup d'ordre & de goût, tout ce qui regarde, 1°. la nomenclature, 2°. l'histoire, 3°. la culture & la description, 4°. les qualités, les vertus, les usages de chaque plante, 5°. enfin, ce qu'en ont dit les Poètes qui l'ont célébrée; & les anecdotes littéraires, philosophiques, morales, &c. où elle entre. Combien d'autres livres dans ce goût! Pose le dire, nos Gens de Lettres trouveroient dans les livres chinois de quoi enrichir l'Europe, à se borner même à ce qui a paru depuis la Dynastie des *Han*. Les particuliers sont ici moins savans qu'en Europe; mais la nation est plus savante qu'aucun peuple de notre Occident, sur ce qu'il est utile d'approfondir.

N O T E 59, page 333.

Quelques Gens de Lettres ont parlé défavantageusement des sciences de la Chine: ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, mais les Savans sont inexcusables de se prévaloir de pareilles autorités pour appuyer leurs assertions. Est-ce trop exiger d'eux, que de leur demander de croire que dans un Empire plus grand que notre Europe & plus peuplé, il y a eu chaque dans siècle un certain nombre de Gens de Lettres qui ont pensé & écrit en Sages?

Il y a eu dans chaque siècle des Gens de Lettres en Chine.

N O T E 60, page 334.

Différence entre la politique de Chine, & celle d'Europe, relativement au commerce.

Que les choses changent de face ici! Un Machiniste croiroit avoir fait merveilles que d'avoir porté en Chine le secret des moulins à eau & à vent. Un Ministre d'Etat leur diroit, notre politique en Chine, où nous avons beaucoup de monde, est d'occuper tous ceux qui peuvent travailler. Vos moulins ôteroient le pain de la main à des milliers d'hommes dans la ville seule de Pé-king. Il en est de même du commerce de mer. La Chine se suffit à elle-même; chaque province a ses denrées, ses etoffes, ses ouvrages, &c. Si les échanges, les transports & les ventes entretiennent bien la circulation de l'argent & des marchandises, il ne faut rien de plus pour la splendeur, la richesse & l'abondance de l'Etat. A propos de commerce, nous remarquerons en passant que l'Empereur a des boutiques qui donnent le ton au prix des marchandises de besoin, & l'empêchent de monter trop haut.

N O T E 61, ibid.

On peut comprendre les caractères chinois, sans savoir la langue chinoise.

Que les Savans n'aient pas le moindre doute sur cette assertion. Un de nos Missionnaires s'est entretenu plusieurs fois, le pinceau à la main, avec les Envoyés de Corée, répondant en caractères chinois à ce que ceux-ci lui demandoient de même. Moi-même j'ai actuellement entre les mains un livre de médecine qui a été composé en coréen & imprimé en caractères chinois. Comme les Japonois sont une colonie de Chinois dans leur origine, j'avois cru d'abord que leur langue auroit beaucoup de rapport avec la chinoise; mais en feuilletant un dictionnaire japonais que nous avons, je me suis convaincu que ces deux langues sont très-différentes. Or, tout le monde fait que les Japonois se servent des caractères chinois. Il en est de même des Tunquinois.

N O T E 62, page 339.

Comment il se peut qu'on trouve dans les hiéroglyphes égyptiens, plusieurs symboles & caractères chinois.

Comme les images & symboles élémentaires des caractères chinois sont fort simples & fort naturels, je ne serois pas surpris qu'on en trouvât plusieurs dans les hiéroglyphes des Egyptiens. Supposé même que l'invention de cette écriture date d'avant le déluge, ou du moins des

des plaines de Sennaar , il feroit fort fimple qu'on ne trouvât pas grande différence à cet egard entre les hiéroglyphes & les caracteres. Les *lieou-y* ou *lieou-chou* , dont nous avons tant parlé , font le grand point de comparaifon auquel il faudroit s'attacher. On ne trouvera pas ici tous les caracteres chinois dans les hiéroglyphes ; mais on trouvera tous les hiéroglyphes dans les caracteres , ceux fur-tout que nous avons nommés *dogmatiques* , *eccléfiastiques* , *prophétiques* & *typiques*.

N O T E 63 , page 339.

S'il n'étoit queftion que de trouver quelques à-peu-près fur un certain nombre d'hiéroglyphes , je crois que la chofe feroit affez aifée ; mais comme ce qu'on demande en Europe , c'est d'expliquer ce que les pyramides nous ont confervé , & d'en prouver l'explication d'une maniere fatisfaisante , plus on travaille , moins on avance. Dans l'obélifque Pamphile , par exemple , 1°. on trouve le *crocodile* , la *lamie* , &c. que les Chinois ne connoiffent pas. 2°. Le *lion* , l'*epervier* , &c. qui font dans la claffe *kiai-in* dans le chinois , y font en images. 3°. De quelque maniere qu'on combine les hiéroglyphes dont il eft couvert , on ne vient pas à bout de les ranger dans le goût des caracteres chinois. 4°. La totalité des hiéroglyphes ne peut préfenter aucun fens fuivi , aucune conftruction grammaticale.

Des hiéroglyphes de l'obélifque Pamphile.

N O T E 64 , page 340.

Nous l'avons déjà dit : les Chinois ne connoiffent point notre blafon , & compofent leur cachet des lettres de leur nom , d'une devife , d'une fentence , &c. J'ai cru remarquer que les cachets qu'on trouve dans les anciens monumens chinois , font affez dans le goût des hiéroglyphes enfermés dans un quarré , dans un ovale. En raifonnant fur cette fuppoftion , les trois figures qu'on voit au haut de l'obélifque Pamphile , ne feroient qu'un bas-relief deftiné à confacrer un événement ; & les hiéroglyphes qui font au-deffus , ne feroient que des devifes , des vers , &c. pour louer le Prince à la gloire duquel il a été erigé , & au bas defquels les auteurs ont mis leur cachet.

Cachets chinois.

N O T E 65 , *ibid.*

La Mothe-le-Vayer difoit qu'il iroit au bout du monde pour recou-
Tome IX. F f f

De l'Histoire de Chine.

vrer ce qui nous manque de Diodore de Sicile. L'Histoire entière de Chine ne pourroit-elle pas nous dédommager un peu de cette perte irréparable? Les Savans regrettent tant les ouvrages perdus de Jules-César, de Tibere, de Germanicus, de Néron, de Vespasien, &c. il est bien décidé que ceux des plus célèbres Empereurs de Chine, ne les valent pas; mais ne seroit-il pas curieux & utile de voir comment ces Monarques ont pensé & raisonné au fond de l'Asie?

N O T E 66, page 341.

Mémoires secrets pour l'histoire, leur utilisation.

Nous voyons dans l'Histoire d'Esther, qu'Assuerus se fit lire les Annales de son regne pour se distraire de son insomnie. Cela lui valut de réparer une faute bien humiliante & bien dangereuse. Ce n'est pas à nous à remarquer que de tous les livres qu'on fait pour les Princes, l'histoire de leur regne seroit celui où ils apprendroient le mieux à se connoître & à régner. La Chine l'a senti; aussi, outre les Sages qui sont chargés de recueillir chaque jour les mémoires destinés à composer les grandes Annales de l'Empire, il y a des Lettrés préposés pour écrire, par maniere de journal, ce que l'Empereur dit & fait de remarquable, soit pour son instruction particuliere, soit pour celle de ses successeurs. Quoique ces mémoires secrets racontent les faits tout nus; pour peu qu'un Prince sache s'aimer & réfléchir, il y apprend ce qu'on n'oseroit lui dire & ce qu'il lui importe le plus de savoir. Il s'y compare lui-même à lui-même, rapproche les évènements & entrevoit ce que les Annales raconteront de lui aux siècles à venir. Le grand *Kang-hi* favoit mieux qu'aucun de ses Ministres l'histoire de sa famille & de son regne. Cent fois il les etonna en rappelant des évènements antérieurs, soit pour leur faire sentir l'inconséquence de leurs conseils, soit pour les redresser par leurs fautes passées. *Yonk-tching* son fils l'imita dans un point si essentiel, & eut même le zele de recueillir les anecdotes domestiques de la vie de son pere, qui pouvoient servir à l'instruction des Princes ses fils. Les grandes maisons ont aussi des mémoires très-détaillés sur leur histoire particuliere, & ils sont regardés comme la portion la plus précieuse de l'héritage qu'un pere laisse à ses enfans. Observons à ce propos, que la politique chinoise oblige ceux qui sont dans les charges, ou qui y aspirent, à favoir l'histoire de leurs aïeux. Quand

un Grand est proposé pour un emploi, il est rare que l'Empereur ne l'interroge pas sur sa famille, avant de lui donner des instructions & de lui intimer ses volontés. Alors il faut raconter en peu de mots les emplois que son pere, son aïeul, son trisaïeul ont obtenus, les fautes qu'ils y ont faites & les succès qu'ils y ont eus, les graces qu'ils ont reçues & les châtimens dont ils ont été punis. On dit que ces mémoires domestiques des grandes maisons sont très-curieux, très-détaillés & très-instructifs. La sincérité en fait le principal mérite. Que les curieux examinent si nos romans, nos comédies, nos tragédies & nos brochures ont jamais produit d'aussi bons effets que des mémoires dans ce goût, qu'un pere écrit pour ses enfans, & qu'ils ne verront qu'après sa mort: *in cortice rerum ludimus.*

N O T E 67, page 341.

Comme M. Freret est entré dans d'assez grands détails sur la maniere dont s'écrit l'Histoire de chaque Dynastie, nous nous bornerons à remarquer que les Lettrés chinois ont tenu bon contre quelques particularités de l'Histoire de la Dynastie passée; & qu'après des discussions infinies, l'Empereur régnant a consenti aux corrections qu'ils demandoient.

Corrections
de l'Histoire de
la Dynastie pré-
cédente.

N O T E 68, *ibid.*

Le bon parallele à faire que celui de la morale Epicurienne de quelques modernes, avec celle des Chinois qui résiste depuis tant de siècles & à l'idolâtrie & aux passions. Nous nous bornerons ici à esbaucher le plan du *Ta-hio-yen-y*, où l'on a rassemblé les principes fondamentaux des mœurs & des devoirs qui sont comme le noeud des loix & le balancier du gouvernement. Le célèbre *Te-sieou* qui en est l'auteur, a eu la modestie de ne se donner que pour un commentateur du *Ta-hio* (*) de Confucius; mais il s'est frayé une route nouvelle, & a expliqué la doctrine de son maître en philosophe profondément versé dans la science des *King*, de l'Antiquité, de l'Histoire, des loix & des erreurs politiques de toutes les Dynasties. Il ne dit rien que d'après les *King*, ou d'après les plus célèbres Lettrés;

Plan du livre
qui contient les
principes de la
morale des Chi-
nois.

(*) Nous avons imprimé une traduction françoise du *Ta-hio*, dans le premier volume de ces Mémoires, page 432 & suivantes.

mais il a si bien choisi les textes dont il s'appuie, il les a rangés avec tant d'ordre, il les a assortis si naturellement, & sur-tout développés, liés les uns aux autres avec tant d'art & de clarté, de force & d'énergie, qu'il persuade le lecteur.

Dans les premiers livres, il le prépare aux principes qu'il va établir, en lui faisant sentir qu'il est un art de régner qui est fondé sur des règles prises dans la nature de l'homme, dans la fin de son être, dans ses devoirs, ses besoins & ses défauts. Il examine dans les trois suivans quelles idées se sont formées de ce grand art, les plus grands Princes de toutes les Dynasties; & sans donner la palme à *Yao*, à *Chun*, à *Yu*, à *Tching-tang*, &c. il fait desirer qu'il soit fondé sur la vertu comme celui de ces grands hommes. Confucius dit: *de l'idée claire des choses, découle la connoissance du vrai; de la connoissance du vrai, la sagesse des résolutions; de la sagesse des résolutions, la droiture du cœur; de la droiture du cœur, la pratique de la vertu; de la pratique de la vertu, un ménage bien réglé; d'un ménage bien réglé, la bonne administration de l'Etat; de la bonne administration de l'Etat, la paix & la félicité du monde.* *Sieou-te* a fait de ces paroles comme le canevas de son ouvrage. Il entre d'abord dans le cœur de l'homme, pour y trouver sa conscience & cette lumière inextinguible qui lui montre le bien & le mal. Il la lui fait voir dans ces premiers instans où elle parle avant que les passions soient éveillées, & répète les mêmes choses à tous les hommes. Il la lui fait entendre encore dans les remords & la confusion qui suivent le crime, & dans l'amour & le respect qu'inspire la vraie vertu par-tout où il la voit.

Dans le sixième livre, il discute, il examine, il compare, il arrange les enseignemens de la conscience, les pèse au poids de la raison, & les réduit à la piété filiale, à la fidélité au Souverain, à l'amour fraternel, à l'union conjugale & à la tendre amitié. Puis il développe les devoirs respectifs des pères & des enfans, du Prince & des sujets, des frères, des époux & des amis.

Dans le onzième livre, il cherche comment l'homme peut remplir ces grands devoirs, malgré les obstacles qu'y opposent ses passions & celles des autres. Il trouve que c'est par l'amour, la sagesse, la bienfaisance & la force. Il dit ensuite des choses admirables sur la nature, les qualités, l'excellence, l'utilité de ces vertus; & prouve

qu'elles ne peuvent subsister que dans la vraie religion (c'est-à-dire, la croyance d'un Dieu); d'où il prend occasion d'attaquer avec force l'idolâtrie, la doctrine des *Tao-se*, &c. & de faire voir, d'après l'Histoire & d'après les Sages de toutes les Dynasties, qu'elles sont également fatales à la tranquillité publique, à l'innocence des mœurs, & au progrès des sciences.

Le quatorzième livre débute par montrer le besoin qu'ont les hommes d'être gouvernés, & par examiner quelles doivent être les connoissances de celui qui est élevé au-dessus de leur tête. Il les réduit, 1°. à se pénétrer de la doctrine, des maximes & des exemples des grands Princes & des Sages de l'Antiquité: 2°. à connoître quels doivent être les talens de ceux à qui il confie différentes portions de son autorité, & comment il doit les mettre en œuvre pour le bien de l'Etat; à distinguer les défauts de ceux qu'il emploie, à en prévenir les funestes effets, à s'assurer de leur fidélité, à contenir ses Officiers dans les bornes de leur rang, de leur grade, de leur autorité, & à empêcher les jalousies, les rivalités & les partis qui les divisent; à se défier également de son inclination pour les favoris, de son goût pour les louanges, & de son antipathie pour ceux qui le contredisent ou le censurent: 3°. à favoir les loix & tout ce qui est essentiel dans l'administration de la justice, soit pour les poids & les mesures qui reglent le commerce, soit pour les châtimens & les peines décernés contre chaque crime, soit pour le partage des biens & les héritages: 4°. à approfondir le génie de sa nation, à étudier ses mœurs, à suivre ses occupations, à favoir ses travaux, connoître ses aisances, ses besoins, ses ressources, & sur-tout l'état de l'agriculture, des arts de besoin, & du commerce.

Après ces grands détails, l'Auteur replie les regards du Prince sur lui-même, & lui apprend, depuis le vingt-huitième livre jusqu'au trente-quatrième, comment il doit *adorer, honorer & craindre le Tien*, s'il veut parvenir à la vraie sagesse & à la droiture du cœur qui font les grands Monarques. Ici, que ne puis-je copier ce qu'il dit d'après l'Antiquité, sur la religion du cœur, le culte qu'il faut rendre au Souverain Maître, les vœux qu'il doit lui offrir dans les calamités publiques, le respect religieux avec lequel il doit traiter ses affaires & soulager les malheureux, sur-tout veiller sur ses passions, se rendre

compte de ses fautes, & faire de jour en jour de nouveaux progrès dans la vertu. Ce qu'il dit sur la fuite des plaisirs, sur les périls de la volupté, sur l'ivresse de l'indolence, sur les profusions du luxe, n'est pas moins admirable. Il exige que l'Empereur étende ses attentions à tous ses sujets & à tous ses Officiers, veille sans cesse sur eux, & les tienne occupés en tout tems. Jamais les Socrate, les Platon, ni les Sénèque n'ont parlé si éloquemment & si vrai sur ces grands sujets.

Le trente-cinquième livre apprend au Prince à cultiver la vertu en veillant sur ses pensées, sur ses paroles, sur ses actions, & surtout sur son extérieur qui doit toujours annoncer la sérénité de son ame & la grandeur de sa dignité suprême. Les huit derniers livres enfin, regardent la manière dont il doit gouverner sa maison: c'est-à-dire, 1°. aimer & respecter les liens qui l'unissent à l'Impératrice; mais en Sage, en Empereur, en Epoux. 2°. Choisir les Officiers de sa maison, encourager leur zèle & employer leurs talens, fermer les yeux sur leurs petites fautes, punir les grandes & récompenser leurs services. 3°. Ecarter de son Palais tous ceux dont la conduite est équivoque, les mœurs soupçonnées, & la réputation entamée. 4°. Choisir de bonne heure son successeur, & donner tous ses soins pour lui procurer une éducation noble & impériale. 5°. Veiller sur les Princes de son sang pour les contenir dans la subordination, la modestie, la douceur, & empêcher qu'ils n'abusent de la prééminence de leur rang pour opprimer le peuple ou pour s'abandonner à leurs passions.

N O T E 69, page 342.

De la poésie
selon les Chi-
nois.

Encore une note sur la poésie chinoise. Selon les Lettrés, la Nature elle-même a sa poésie; c'est-à-dire, que dans certains tems & à certaines occasions, elle se montre avec plus de magnificence & de grandeur, ou paroît comme prodiguer ses charmes & ses agrémens. « Voyez la mer, dit la poétique, lorsque les vents déchaînés sou-
» levent ses flots écumans & les portent avec rapidité tantôt vers le
» ciel qu'ils menacent, tantôt vers la terre qu'ils semblent vouloir
» inonder, & entr'ouvrent de toutes parts d'épouvantables abymes.
» Voyez ces orages qui obscurcissent tout-à-coup le firmament,
» éclipsent les astres, & envoient des torrens dans les campagnes,

» mêlés d'eclairs & de tonnerre , & pouffés avec bruit par les nuages
 » qui s'écroutent, & par les aquilons déchaînés. Voyez comment ,
 » à certains jours, le soleil fort de l'onde ou s'y précipite avec plus
 » de pompe, embellissant tout l'horizon, colorant les nuages de
 » pourpre, d'or & d'azur, & répandant sur les champs une lumière
 » également douce & brillante. Quelle ame peut voir sans en être
 » emue, la beauté de ces nuits sereines, où la lune couronnée de
 » tous ses rayons, marche au milieu des étoiles, & eclaire le fi-
 » lence & le repos de la nature de sa douce clarté? Qui ne se sent
 » pas touché à la vue de ces endroits délicieux où la nature a pris
 » plaisir à déployer ses richesses, réunissant dans un seul tableau ce
 » que les ruisseaux, les campagnes, les forêts & les montagnes ont
 » de plus agréable, & paroissant l'animer par le chant des oiseaux,
 » le murmure des eaux & le tendre souffle d'un vent frais & léger
 » qui se joue dans les feuilles des arbres & sillonne les moissons? &c. ».
 L'Auteur applique ensuite toutes ces idées à différentes poésies, &
 en tire les regles.

Quelques autres moins poètes dans leurs pensées sur la poésie,
 en trouvent la premiere origine dans ces premieres syllabes que
 les enfans disent à leurs meres en les caressant, & qu'ils répètent
 avec une espece de modulation, tantôt tous seuls, tantôt accom-
 pagnés par leur voix. La belle Préface du *Chi-king* dit, plus sim-
 plement & plus philosophiquement : « la vue des objets sensibles
 » réveille les passions; les passions emues font germer les pensées,
 » excitent les desirs; l'ame cherche à les manifester au dehors par
 » des paroles. Toutes les paroles n'en expriment pas la force
 » avec la même vivacité, elle les choisit, elle les cadence, elle
 » y ajoute des soupirs & des modulations : de-là la poésie. Mais
 » comme elle ne suffit pas quelquefois pour exprimer toute l'impé-
 » tuosité des sentimens, elle a recours au chant, aux gestes, aux
 » mouvemens du corps les plus animés : de-là la musique & la
 » danse..... La poésie est le langage des passions; voilà d'où lui
 » vient cet attrait victorieux qui charme les esprits & attendrit les
 » cœurs..... Nos anciens Empereurs s'en servoient pour persuader
 » le devoir & faire aimer la vertu. Mais hélas ! si elle a contribué
 » quelquefois à fléchir le Ciel par ses cantiques, à consacrer le souvenir

» des Sages, & à éclairer les pas de la timide innocence, combien
 » de fois aussi n'a-t-elle pas été fatale aux peuples! &c. »

N O T E 70, page 342.

L'art de s'in-
 struire & de se
 former par la
 lecture.

Les plus célèbres Philologues chinois se sont exercés à traiter un sujet qui n'a guère été qu'effleuré chez bien des Nations : je veux dire, l'art de s'instruire & de se former par la lecture. Voici une légère notice d'un abrégé qu'on a mis à la tête de la rhétorique la plus estimée. 1°. On y pose pour principes que dans les premières études, il ne faut lire que les grands modèles de l'Antiquité, parce que les ouvrages des Anciens sont plus vrais, plus naturels, plus profonds, plus moraux, plus laconiques dans leurs raisonnemens & dans leurs réflexions, plus précis & plus exacts dans leurs preuves, plus sûrs dans leur doctrine & dans leurs maximes, plus lumineux dans leurs discussions & dans leurs analyses, plus pathétiques dans leurs exhortations & dans leurs sentimens, plus sublimes enfin & plus gracieux, plus énergiques & plus pittoresques dans leur manière de rendre leurs pensées & de les lier. 2°. Dans le progrès des études mêmes, il faut s'attacher de préférence aux Ecrivains qui ont excellé en chaque genre, & songer moins à lire tout ce qu'ils ont composé, qu'à se pénétrer de leurs pensées, & à épier les traces de leur génie dans les routes naturelles qu'ils se sont tracées pour arriver au beau & ne s'en écarter jamais. 3°. La manière de lire doit être conforme à l'acquis du lecteur & à l'objet qu'il se propose. Quelque lecture qu'il fasse, il doit avoir l'âme tranquille & l'esprit reposé, être au niveau du sujet, chercher moins à se remplir des pensées des autres qu'à s'en donner à soi-même, & tourner toutes ses réflexions vers son but; sur-tout ne finir jamais sa lecture sans être en état de s'en rendre compte, sinon le pinceau à la main, du moins de mémoire; & revenir sur ses pas en la reprenant, pour se remettre dans la situation de cœur & d'esprit où il étoit en la quittant. 4°. Quand on veut étudier sa langue & l'art de bien écrire, il faut tenir le flambeau de la grammaire à la main, juger tous les mots, se demander compte du choix qu'en a fait l'auteur, suivre la variété de ses tours, approfondir l'art avec lequel il éclaire & colore ses pensées, saisir le ton de son génie, & chercher d'où vient cette
 chaleur

chaleur de style; cette impression de vie & de sentiment qui appelle l'attention, subjugué l'esprit, & porte les idées toutes développées dans la mémoire du lecteur. 5°. Si on a en vue d'approfondir l'art oratoire, on n'y réussira qu'autant qu'on aura d'abord médité à fond le sujet du discours qu'on veut lire, de manière à en connoître le fort & le foible. Mais quand on lit, il faut se laisser entraîner à l'attrait de la curiosité, suivre la rapidité de l'orateur, se livrer à tous les sentimens qu'il inspire. On y gagne de sentir plus vivement les charmes de l'éloquence, & de pouvoir mesurer sa force par ce qu'on a senti soi-même. Il faut revenir plusieurs fois sur ses pas, & juger l'orateur, tantôt en philosophe, tantôt en philologue, tantôt en critique; voir ce qu'on peut ajouter & retrancher; sur-tout s'exercer sur la même matière, & se comparer à son modèle. 6°. On s'échafaude, avant d'entreprendre l'étude de l'Histoire; c'est-à-dire, qu'on se fait une suite d'époques & de dates, sur lesquelles on range les faits intermédiaires.

« Soit que vous lisiez en citoyen ou en homme d'Etat, en philosophe ou en écrivain, attachez-vous à suivre les principaux personnages qui paroissent sur la scène & à étudier leur caractère, leurs talens & leurs vertus dans leurs actions. Remontez pas à pas jusqu'à la première cause des revers & des succès, & trouvez d'avance toute leur suite. Trouvez aussi le pourquoi de ces accidens imprévus qui renversent les projets les mieux concertés; & leur liaison inexplicable avec un plan général qui ne dépend pas des hommes. Si vous êtes sage, l'Histoire vous apprendra à connoître le génie de la Cour, le ton de votre siècle, la vanité des plus belles espérances, &c. »

Les lectures les plus utiles sont celles des livres de philosophie & de morale, quand on choisit des Auteurs amis du vrai & de la vertu. Voyez comme le célèbre *Te-sieou* a tiré son excellent livre de quelques phrases de Confucius. Ne passez aucune maxime générale que vous ne l'ayez envisagée sous toutes ses faces & sous tous ses rapports. Si huit jours ne suffisent pas, donnez-y un mois. *La piété filiale*, dit Confucius, est la première loi de la nature & le germe de toutes les vertus. Examinez ce que c'est que cette piété filiale, & quels en sont les devoirs. Demandez vous, d'où nous vient cette loi? qui

l'a écrite dans tous les cœurs? pourquoi les Sauvages en ont-ils la même idée que nous? Si elle est juste; quels en sont les devoirs; quelle est la manière de les remplir; combien est-il avantageux ou nuisible qu'ils soient en honneur ou négligés? &c.

Mon livre parcourt ainsi toutes les différentes espèces de lectures & donne sur chacune les préceptes les plus sages. Il finit par tracer un modèle des notes abrégées dont on peut se servir pour marquer à la marge ce qu'on approuve, ce qu'on critique, ce qui mérite d'être approfondi, ce qui est bien écrit, ce qui est hasardé, &c. Les Chinois en général sont grands faiseurs de *marques* & de *remarques* dans leurs lectures. Les Empereurs eux-mêmes donnent le ton. On a imprimé un grand recueil de pièces d'éloquence de toutes les Dynasties, avec les remarques de *Kang-hi* & des Lettrés avec qui il lisoit. L'Empereur régnant en a fait d'excellentes pendant ses premières études, sur l'Histoire générale de Chine. Cette habitude de lire le pinceau à la main, & de réfléchir beaucoup sur ses lectures, est peut-être ce qui contribue le plus à donner aux Lettrés ce ton philosophique qui plaît toujours, & à leur conserver le caractère d'esprit avec lequel ils sont nés. Chacun a son ton, son style, sa manière propre & particulière.

N O T E 71, page 342.

On peut apprendre beaucoup des Chinois.

Fama rerum standum est, dit Tite-Live. Cela est vrai pour ces faits que la nuit des tems a couverts de son ombre, & qu'il importe peu d'éclaircir; mais s'arrêter à des bruits vagues & flottans, sur les Nations étrangères, est souvent une injustice, & toujours une imprudence dont on est quelquefois la victime. Il y a plus d'un siècle que des Ecrivains distingués ont donné à la Chine les éloges qu'elle mérite. Le public a mieux aimé s'en tenir aux raisonnemens de quelques Savans, & s'est privé de tous les avantages qu'il eût pu retirer de la découverte de ce grand Empire. Traitons les Chinois de *Barbares*, si nous voulons; mais souvenons-nous qu'un des plus sages Philosophes de la Grèce faisoit grand cas des *Barbares* de son tems. *Clarum est autem inveniri semper Platonem magnifacere Barbaros*, dit Saint Clément d'Alexandrie. Je conviens qu'en une infinité de choses essentielles, nous sommes beaucoup supérieurs aux Chinois; mais qu'on

avoue aussi que quatre mille ans d'étude, de réflexions, d'expérience, ont pu leur apprendre bien des bagatelles qui échappent au sérieux & au sublime de notre philosophie. Serait-il plus honteux de leur devoir quelque chose qu'aux Grecs & aux Romains, nos chers pédagogues ? Les derniers pensoient plus sensément que nous à cet égard. Sénèque dit tout bonnement : *nulli fuit pudori quidquam discere à Barbaris*. Si on examinait de près la conduite & la politique des Romains, on trouveroit probablement qu'ils ne parvinrent à se passer des Barbares, que parce qu'ils furent s'en fervir.

Mais qu'apprendre des Chinois ? Ce que nous croyons le mieux savoir & ce que nous ignorons peut-être davantage. La philosophie de la politique, des sciences, des mœurs publiques & des loix. *La Chine*, écrivoit ici un célèbre Académicien, *peut reprocher à l'Europe & à ses habitans en général qu'ils ne sont pas plus avancés dans les qualités qui produisent un Gouvernement constant & une vie tranquille ; & que bien que depuis Platon & Aristote, on ne cesse ici de parler morale & politique, il ne paroît pas cependant qu'on y soit plus sage, ni moins étourdi sur ses véritables intérêts qu'on l'étoit il y a deux mille ans*. Sur quoi il faut remarquer que ces paroles, *plus avancés*, se rapportent au peu de progrès qu'ont fait les Chinois dans les sciences de spéculation & dans les arts d'agrément. Encore ajoute-t-il : *peut-être que tout bien compté ils pensent plus sagement que nous & en valent mieux*. Pour moi je me bornerai à remarquer que les Chinois se peignent jusques dans les plus petites choses. Au lieu d'enluminer les satyres, les comédies, les brochures, de bons mots contre la vanité ridicule des riches, qui confond les états & trouble l'ordre extérieur de la société, ils font parler les loix, & fixent d'une manière claire & précise les habits, le train, la suite de tous les gens qui ont un rang dans l'Etat (cela s'entend aussi de leurs épouses), & articulent clairement ce que les uns doivent aux autres selon leur grade & leurs emplois. La Cour vient de faire imprimer un livre exprès, avec des planches, pour éclaircir tous les doutes & lever toutes les difficultés. Chaque Mandarin y trouve dans le dernier détail tout ce qui concerne l'étiquette de son rang.

Cette politique est fort ancienne en Chine, comme on peut le voir dans le *Ly-ky*. Les paroles suivantes sont remarquables. « Introduire une

» musique efféminée & propre à amollir le cœur, donner cours à une
 » nouvelle mode, falsifier adroitement des actes, être captieux dans
 » ses discours pour induire les gens en erreur, se remplir l'esprit
 » de mauvaises connoissances, s'abandonner aux vices en jouant
 » l'homme de bien, sont des crimes dignes de mort ». L'article
 de la *nouvelle mode* est fondé sur ce que chaque Dynastie avoit sa
 mode pour les habits, le train, &c.; & que vouloir en introduire
 une nouvelle, étoit un signal de révolte: mais cela même peint la
 sagesse chinoise. On seroit étonné en Europe, si on disoit jusqu'où
 elle porte, à cet egard, l'attention & la vigilance.

Pour remarquer, en passant, une bagatelle que j'ai omise dans son
 lieu: quand on parle de l'Empereur dans un écrit, on fait un *à lineâ*
 pour le mettre au haut de la page, & cette ligne commence plus
 haut que les autres. Les mots de *Tien*, de *Chang-ty*, par la même
 raison sont mis encore plus haut que celui d'*Empereur*.

N O T E 72, page 342.

De l'idolâtrie
 en Chine.

Ce qui est bien remarquable, c'est que l'idolâtrie des nations polies &
 savantes a toujours été plus absurde, plus déraisonnable, plus mêlée
 de superstitions, d'obscurité & de scandales, que celle des Barbares, parce
 qu'elle n'a pu s'établir que par un plus grand renversement de raison.
 Pour m'en tenir aux Chinois, il est certain que l'Empereur, qui est
 savant & qui a beaucoup d'esprit & de pénétration, se prosterne en par-
 ticulier devant ses idoles en bonne femme de village (les Princes, les
 Ministres d'Etat, les Présidens des Tribunaux, &c. en font presque
 tous autant dans leurs Palais), leur offre des sacrifices, leur bâtit des
 Temples & agit en insensé, après avoir écrit en Sage dans ses ou-
 vrages & dans ses ordonnances. Il en étoit de même des Alexandre,
 des César & des Titus, des Platon, des Démosthène & des Aristote,
 des Cicéron, des Horace & des Plin. Mais comment concilier une
 conduite si stupide avec les vues sublimes de leur politique, de leur
 philosophie & de leur génie? Comme on concilie la délicatesse sur
 la réputation avec les foiblesses des passions, les excès de l'intempé-
 rance avec le desir si vif de la vie, l'extrême desir de plaire avec
 les incartades de l'orgueil.

Les Phidias & les Praxitelles diviniferent les Idoles de la Grece

par la sublimité de leur art; celles de la Chine font mimiques ou effroyables, monstreuseuses ou gigantesques. Quelques-unes font dans des postures forcées, celles-là dans des attitudes impatientantes. On en voit qui ont des difformités bizarres, d'autres ont des figures ridicules, & pour m'exprimer comme un Ancien, *ora fabulis suis digna*. L'imagination originale du célèbre Calot n'est jamais allée aussi loin dans ses charmans grotesques, que les Sculpteurs chinois dans leurs idoles. On rêve à Paris pour avoir des magots singuliers; le plus court seroit de copier la fourniture d'un *Miao*, ou Temple d'idoles de Chine: on y trouveroit à choisir pour la garniture de plusieurs cheminées. Il y a lieu de s'étonner que les Chinois, naturellement sages & décens, souffrent des idoles si risibles dans leurs Temples. Mais qui est assez abruti pour se prosterner devant un morceau de bois; ne songe guere à examiner quelle en est la figure. Bien plus, malgré les cris de la décence & de la pudeur, malgré les menaces même des loix (car il ne faut pas oublier que la doctrine & les mœurs font ici deux choses bien différentes, comme en bien d'autres endroits), on expose à la vue du public, dans certain *Miao*, des idoles infâmes, dont la figure annonce la débauche la plus sale, ou la représente; & pour qu'il ne manque rien à l'humiliation de l'esprit humain, le même Lettré qui jetteroit feu & flamme si sa femme ou sa fille laissoient paroître le bout de leur soulier, les conduit gravement dans un *Miao*, pour y honorer des divinités représentées au naturel comme Mars & Vénus dans les fêtes de Vulcain.

Nous craindrions qu'on ne nous accusât de calomnier la nature humaine, si nous entrions dans de plus grands détails.

N O T E 73, page 343.

Plus il y a de science dans la tête d'un Lettré, plus il y a d'orgueil aussi; c'est-à-dire, plus d'entêtement sur son savoir, plus d'estime de la doctrine chinoise, plus de préjugé contre les nations étrangères. Que de chemin à faire pour un Lettré, avant d'en venir à penser qu'un Européen peut lui apprendre quelque chose! Que doit-ce être, pour croire que lui & toute la Chine se trompent sur l'article essentiel de la religion? Ce n'est pourtant pas le plus difficile: il s'agit sur-tout de se réduire pour la conduite, au sentier étroit de l'Evan-

Préjugés des Lettrés, & obstacle aux progrès de la religion chrétienne en Chine.

gile, se réconcilier avec ses ennemis, rendre le bien mal acquis, réparer des médisances & des calomnies, renoncer à l'indulgence de police pour les concubines, s'interdire les fêtes & les amusemens publics presque tous mêlés de superstitions ou de scandales, sacrifier ses espérances, tourner le dos aux faveurs de la Cour, & se résoudre à vivre en étranger dans sa famille & comme mort à la société.

N O T E 74, page 343.

Comment en Chine on maintient l'amour de l'étude, sans trop multiplier les Lettrés.

La Chine a une police fort ancienne & fort sage pour maintenir l'amour de l'étude & empêcher la multitude inutile des Lettrés. 1°. Elle fait, des sciences, le premier degré vers les emplois & les dignités; & elle environne le savoir, de titres, de décorations, de privilèges, de distinctions & de prééminences. 2°. Elle limite dans chaque district le nombre de ceux qui peuvent parvenir aux premiers grades littéraires. Les seconds sont en assez petit nombre, & il faut aller les disputer dans les Capitales des Provinces. Les plus hauts grades ne se donnent que dans la Capitale de tout l'Empire; il y en a si peu, & ils sont disputés par tant de contendans, qu'on ne peut les obtenir que par un profond savoir & des talens supérieurs. 3°. Les premiers Lettrés sont occupés par la Cour, ou à tenir le pinceau dans le Tribunal des Ministres, ou à composer de grands ouvrages qui les forcent à une étude continuelle. Les Lettrés inférieurs doivent subir des examens de trois ans en trois ans, pour jouir des privilèges & des droits honorifiques de leur grade: à moins qu'ils n'aient passé soixante ans, ou qu'ils ne soient occupés par le Gouvernement; & comme ces examens sont assez rigoureux, & accompagnés pour l'ordinaire de dégradations & d'avertissemens publics, cela tient la multitude en haleine, & lui fait craindre de perdre en un jour le fruit des travaux de bien des années. 4°. Les Lettrés de chaque district ont des surveillans qui les suivent de l'œil, les admonestent s'ils font mal, les dénoncent même & les accusent juridiquement. Si on joint à cette police, le dédain du Gouvernement pour les ouvrages frivoles & de curiosité, son aversion pour les nouveautés & les controverses de vaine erudition, sa sévérité à punir tout ce qui attaque le Gouvernement ou les mœurs, il est aisé de comprendre que les sciences

& les Savans font très-utiles en Chine, & ne peuvent guere y nuire qu'autant que le Gouvernement s'ecarte de ses principes ou les néglige dans la pratique.

N O T E 75, page 345.

Je ne parlerai que d'un seul ouvrage que l'Auteur a modestement nommé *Ta hio yen y pou*, supplément du *Ta hio yen y* dont nous avons parlé plus haut. Cette excellent livre est un des plus beaux de la Dynastie des *Ming*, & celui où l'on voit mieux le vrai systême du Gouvernement chinois. Nous ne pouvons donner ici qu'une très-courte notice des cent soixante volumes qu'il contient.

Notice d'un livre en cent soixante volumes, sur le gouvernement chinois.

Dans les quatre premiers, il traite ce qui regarde la personne de l'Empereur. Après avoir étalé la distinction du bien & du mal; après en avoir fait trouver la vraie idée au Prince dans sa conscience & dans sa raison, & avoir prouvé qu'il n'est qu'homme à cet egard comme le dernier de ses sujets, il remonte jusqu'à la premiere source de son autorité, fait voir qu'elle vient du *Tien*, que le *Tien*, en la lui confiant, s'est proposé de le conduire lui-même à la vertu, & de se servir de lui pour assurer le bonheur de ses sujets en les faisant marcher dans les voies aimables de la concorde, de l'innocence & du travail. Là-dessus il examine comment il doit cultiver la vertu, & faciliter l'accomplissement des devoirs que lui impose le trône où il est assis. Ce ne peut être, dit-il, qu'en connoissant les obstacles que lui opposent ses passions & celles de ses sujets, son ignorance & leurs erreurs; le vrai point de vue sous lequel il doit envisager les affaires du Gouvernement; les causes de tous les désordres, & les suites funestes des plus petits abus.

Pour l'étonner & l'effrayer du poids dont il est chargé, il lui présente ensuite le tableau général de ses différentes obligations, soit dans ce qu'il doit faire par lui-même, soit dans ce qu'il doit exécuter par ses Magistrats, pour maintenir le bon ordre, l'abondance, la tranquillité & l'innocence dans son Empire, & agrandir sa réputation au dehors. Il lui fait voir ensuite que les grands ressorts du Gouvernement sont, 1°. la piété filiale, l'union conjugale, l'amour fraternel, la fidélité au Prince, & l'amitié, dirigés par la loi éternelle du *Tien*. 2°. La distinction du rang, attachée à la naissance, aux dignités, aux

emplois, aux vertus, aux talens & à l'âge. 3°. L'équité des châtimens & des récompenses, qui va chercher le mérite obscur, les services oubliés, les vertus cachées, pour les environner de gloire & de biens, & frapper sur les crimes des Grands comme sur ceux des citoyens les plus vils. 4°. L'attention du Prince à étudier la volonté du *Tien*, & l'exemple d'une conduite irréprochable. 5°. Les facilités qu'il donne aux Sages pour lui faire connoître le bien qu'il peut faire, & l'avertir des fautes qu'il commet.

Depuis le cinquième livre jusqu'au treizième, l'Auteur traite à fond tout ce qui regarde les Ministres, les Officiers & les Mandarins, qui sont comme les nerfs & les artères du grand corps de l'Etat dont le Prince doit être le cœur par sa vertu, & la tête par sa sagesse. Il montre d'abord combien ils influent sur la bonne administration; puis il détaille ce que prescrit une sagesse politique, sur leur nombre & les différences de leurs grades, sur les revenus & les honneurs attachés aux emplois, sur la manière dont il doit leur faire accueil selon leurs talens, leurs vertus, leurs services, leur zèle, &c. sur les précautions qu'il doit prendre pour s'assurer de leur capacité & de leur fidélité, sur les égards qu'il doit avoir aux représentations des Censeurs, & sur ceux qu'il faut choisir pour l'être, sur l'attention de préparer de loin des gens à talens pour remplacer les anciens & exciter l'émulation entre eux, sur l'art de placer chacun selon son génie & de le mettre en état de le développer, sur le soin de se faire rendre compte de l'application & des succès de chaque Officier, sur la manière enfin d'abaisser, de suspendre ou de casser ceux qui manquent à leur devoir.

Les sept livres suivans regardent le peuple, c'est-à-dire, la population & la culture des terres: ce que l'Auteur appelle la *racine de l'Etat*. Pour favoriser l'une & l'autre efficacement, il faut regarder comme capital & essentiel tout ce qui concerne le peuple; veiller sur le partage des terres dans les familles; encourager aux plantations & aux défrichemens, augmenter la force des colons par la diminution des corvées, & en leur laissant leurs plaisirs; soulager la pauvreté des payfans, en proportionnant les impôts aux récoltes; répandre libéralement les trésors de l'Etat sur le peuple, dans les années de peste & de famine; ne craindre aucunes dépenses pour
 prévenir

prévenir les ravages des sécheresses ou des inondations; donner à la multitude, des chefs bien choisis; & pour cela diviser les districts de façon qu'ils rentrent les uns dans les autres & se rapportent tous à un seul, comme les petites branches aux grosses & celles-ci au tronc de l'arbre; pourvoir, enfin, à la subsistance des vieillards, des veuves, des orphelins, au secours des malades & à la sépulture des morts.

Dans les dix-huit livres d'après, il n'est question que de l'administration des biens de l'Etat. L'Auteur, après avoir fait voir quelle est la nature de ces biens, de quelle source ils coulent, & combien il doit entrer de sagesse, d'économie & de prévoyance dans la manière de les régir, discute quelle est la vraie proportion des impôts avec le produit des terres, & quelle est aussi la meilleure manière de les percevoir. Il entre ensuite dans des détails fort curieux & bien touchés, sur les diverses dépenses de l'Etat, soit ordinaires, soit extraordinaires; sur les réserves de précaution en bled, en étoffes, en argent, en denrées, &c.; sur le versement des grains d'une province dans l'autre, le transport des marchandises, les franchises des foires, les règles & la police du commerce intérieur, afin qu'il entretienne la circulation de l'argent, occupe les oisifs, aide la consommation des denrées, & encourage l'industrie sans rien prendre sur l'agriculture; sur les monnoies, les poids, les balances, les mesures, l'aunage; sur le sel & le taux qu'il faut y mettre; sur les thés, les soies, &c. & les douanes qu'il faut exiger; sur les mines d'or, d'argent, de cuivre, &c. & leur exploitation; sur l'entrée des marchandises étrangères, & celles dont on peut permettre la sortie; sur le vin, les eaux-de-vie, & tout ce qui n'est que de luxe, pour en resserrer l'usage par des droits multipliés; sur la triple proportion des revenus de l'Etat & de ses dépenses, des terres cultivées & des habitans, des hommes qui travaillent & de ceux qui jouissent sans rien faire: proportion à laquelle il faut veiller sans cesse, & d'où dépend le salut de l'Empire. L'Auteur n'est pas ami des plantes parasites de l'Etat, & dit crument d'après les Anciens: *quand il y a un homme qui ne travaille point, il y en a un qui n'a pas de pain; quand il y a une famille oisive, il y en a une qui n'a pas d'habit.* Enfin il examine les avantages & les désavantages du transport annuel du riz des Provinces méridionales dans la Capitale; la meilleure manière

de faire ce transport pour qu'il soit moins à charge au peuple & plus lucratif pour l'Etat; l'exportation des bleds chez les étrangers & jusqu'où on peut la permettre : à cette occasion, il propose de donner des terres au lieu de solde, aux soldats fixés dans des postes (*), pour les occuper & les faire contribuer à l'Agriculture.

Depuis le trente-fixieme livre jusqu'au soixante-septieme, il n'est question que de la musique & du cérémonial religieux, politique, civil & domestique, & ce qu'on en dit se rapporte assez à ce que nous en avons insinué ailleurs.

Les dix-sept livres suivans mériteroient une analyse détaillée, & fourniroient seuls la matiere d'un ouvrage également curieux & utile. L'Auteur y examine d'abord jusqu'où l'enseignement de la religion, de la morale & des sciences influe sur le gouvernement, est nécessaire pour donner du crédit à l'autorité, un frein aux vices & de l'encouragement aux vertus. Les sentences des anciens Sages, les faits que racontent les Annales, le conduisent à avancer, d'après Confucius, qu'on peut juger de la durée d'un Etat, par la doctrine qui y domine, & que l'altération de celle de l'Antiquité a été dans tous les siècles la première cause des troubles & des révolutions qui ont fait écrouler les plus belles Dynasties : parce que de l'altération de la doctrine, suit la diversité des opinions; de la diversité des opinions, la liberté de penser; de la liberté de penser, le mépris des vérités les plus essentielles; du mépris des vérités essentielles, le libertinage de cœur & d'esprit, la corruption générale des mœurs, & tous les désordres qui lâchent ou brisent tous liens de la société. Comme l'Auteur a pour lui les loix, l'école de Confucius, le préjugé général, & ce qui vaut encore mieux, la bonté de sa cause, il ne craint aucun détail, & présente dans un grand tableau les dogmes de la religion des Anciens, les regles de leur morale, les principes de leur politique & leurs divers enseignemens, par une analyse bien faite des *King* & des livres classiques; d'où il conclut, que tandis qu'une pareille doctrine fera la doctrine de l'Etat, elle le conservera d'âge en âge dans toute sa splendeur.

En effet, dit-il, si les dogmes de la religion sont vrais & son culte

(*) Il y en a presque de deux lieues en deux lieues sur les grandes routes & sur le bord des rivières.

respectable, si les regles des mœurs sont pures & leur observation facile, si les principes de la politique sont justes & ses conduites bienfaisantes, si l'enseignement des sciences est lumineux & leurs travaux utiles; la vertu brillera de toute sa lumiere, & les vices abattus à ses pieds ne serviront qu'à l'élever plus haut & à tourner tous les regards vers elle. De-là le respect & l'amour des enfans pour leurs parens, la tendresse & l'union des epoux, l'amour & la déférence des freres, &c. L'Auteur renverse ensuite le tableau, met les vertus à la place des vices par l'altération de la vraie doctrine, & fait voir, d'après l'Histoire, que c'est par-là qu'a commencé la décadence de toutes les Dynasties. Mais comment prévenir ce malheur? C'est, selon lui: 1°. en veillant sur l'éducation de la jeunesse & la police des colleges, de maniere que les maîtres soient des Sages, l'enseignement exact, & l'emulation des vertus encore plus grande que celle des talens; 2°. en occupant sans cesse les plus habiles Gens de Lettres, & en tournant les travaux & les vertus des autres vers des objets sérieux & utiles; 3°. en arrêtant avec force & sans délai toutes les nouveautés, les erreurs, & les sectes qui donnent atteinte à la doctrine de l'Antiquité; 4°. en maintenant avec éclat l'observation des devoirs de la piété filiale, de l'amour fraternel, de l'union conjugale, &c. punissant les peres des fautes de leurs enfans, les aînés de celles de leurs cadets, les Mandarins de celles de leurs inférieurs; 5°. en assurant à la vertu des distinctions & des récompenses, & faisant refouler sur le vice, la rougeur de la honte & la rigueur des supplices; 6°. en tenant le peuple en haleine sans l'accabler, & en supprimant, en resserrant du moins les exemptions, les privileges & les graces qui enervent les loix. Platon n'a traité ces grands objets qu'en raisonneur, *Kicou-sun* les a traités en homme d'Etat qui avoit réfléchi sur l'histoire de sa nation, & en philosophe qui avoit parcouru tous les détours du grand labyrinthe du cœur humain.

Depuis le quatre-vingt-cinquieme livre jusqu'au centieme, l'Auteur parcourt d'une maniere egalemeut profonde & intéressante toutes les parties de l'administration civile. Que de belles choses il dit, 1°. sur les distinctions des villes en différens ordres, leurs districts, leur police, leur grandeur, leurs privileges, les sieges des grands Tribunaux, le

féjour des grands Officiers! &c. Ce qu'il ajoute sur la Capitale de l'Empire, est un morceau bien touché & bien pensé; 2°. sur les Palais des Princes, des Grands, &c. les edifices publics, le tems où il convient d'y travailler, jusqu'où on doit y faire paroître la splendeur & la richesse de l'Empire, combien il est essentiel de les bâtir solidement; 3°. sur les maisons de plaisance, jardins, parterres, parcs, &c. Ce morceau seroit bien bourgeois pour l'Europe. Il faut excuser ce bon Lettré, qui croyoit que l'Univers n'étoit qu'une famille, & que les hommes les plus vils n'étoient pas nés pour ratifier des allées, servir des bêtes inutiles, en attaquer de féroces au péril de leur vie, ou arroser, à la sueur de leur front, les parterres stériles d'un riche également embarrassé de ses loisirs & de son inutilité; 4°. sur les habits de cérémonie, les distinctions extérieures de ceux qui sont en place, selon leur rang & leurs services, les différens droits honorifiques, les préséances, &c. 5°. sur les différens sceaux de l'Empereur, de la Cour & des Tribunaux, la maniere de compter les jours dans les contrats, de marquer les mois & les années, & le calendrier impérial qui doit paroître tous les ans; 6°. sur les caractères & la maniere d'en conserver la vraie ortographe, les anciens livres qu'il faut conserver & ceux qu'il faut faire composer, l'imprimerie de la Cour & les loix de la librairie pour tout l'Empire, les bibliothèques du Palais & celles de précaution, les cartes des provinces, les plans des villes, le relevé des côtes, &c. la tenue des registres dans les Bureaux des Ministres, dans les Tribunaux, &c. 7°. sur les mesures différentes des solides & des liquides, les poids, & l'importance d'en établir l'exactitude & la conformité dans toutes les provinces de l'Empire; 8°. sur les étoffes, les manufactures, les arts utiles & agréables, avec des regles pour encourager les premiers & resserrer les seconds; 9°. sur les grands chemins & les postes, les aqueducs, les canaux & les barques du Gouvernement pour les transports.

Dans les quatorze livres suivans, on trouve en grand le système politique de la Chine sur l'administration de la justice. Oh! qu'un *Domat*, un *d'Aguesseau*, un *Montesquieu* y trouveroient de belles choses à traduire & à analyser, sur la maniere dont les Magistrats doivent tenir la balance de la Justice & manier son glaive! Tous les détails où peut entrer une politique éclairée, j'ai presque dit chrétienne,

font présentés ici dans un point de vue également sage & attendrissant. Le célèbre *Kieou-sun* y a pris à tâche d'y faire voir que le véritable esprit des loix est de forcer les hommes à s'aimer eux-mêmes, à aimer leurs pareils, & à s'entraider à être vertueux ou à se corriger de leurs vices. Les Magistrats, selon lui, ne sont que des médecins; & il montre qu'ils ne sont véritablement les hommes de l'Etat, qu'autant qu'ils ne risquent qu'à l'extrémité les remèdes violens, en préviennent le besoin par leur habileté, & tarissent les désordres dans leur source. J'ai déjà été trop long pour m'étendre ici avec lui sur les règles de clémence qu'il trace à l'Empereur; les crimes qu'il lui compte, pour une goutte de sang qu'il auroit pu épargner; & la frayeur avec laquelle il veut qu'il prononce un arrêt de mort, en le rendant coupable cependant de toutes les fautes qu'une molle indulgence ou une fausse pitié enhardiroit à commettre. Il suffira de dire qu'il fait parler les Anciens, les cite, les paraphrase d'une manière admirable, & qu'il fait valoir avec force l'ancien usage, qui exige que l'Empereur se prépare par trois jours de solitude & de jeûne, à signer les sentences de mort prononcées dans les provinces, corrigées par les plus habiles Magistrats de tous les Tribunaux, & malgré cela adoucies ou différées d'ordinaire dans ce dernier jugement.

Depuis le cent quatorzième livre jusqu'au cent quarante-troisième, l'Auteur traite, avec sa philosophie, son bon sens lumineux, sa probité & sa sagesse ordinaires, ce qui regarde les troupes, les milices, les armées, les campemens, & tout ce qui concerne la guerre. Une goutte de sang pèse plus, à sa balance, que des montagnes d'or; & il a l'assurance de dire que toute guerre est heureuse ou malheureuse, par des ressorts qui ne dépendent ni de la politique ni de la science militaire. C'est l'Histoire, dit-il, qui le lui a appris.

Enfin, depuis le cent quarante-troisième livre jusqu'au cent cinquante-septième, l'Auteur examine en politique comment la Chine doit se comporter envers les peuples tributaires & les nations barbares dont elle est environnée. Les mœurs différentes de chaque peuple, ses intérêts, ses vues, & sur-tout l'Histoire, lui fournissent le plan de conduite qu'il trace, & les règles pleines de sagesse, de justice & d'humanité qu'il prescrit pour entretenir la bonne intelligence & la paix. On voit qu'il ne veut pas la guerre; mais on voit aussi qu'il ne montre à l'éviter

que par une conduite attentive, bienfaisante, ferme & modeste. Tout l'ouvrage finit par une espece de récapitulation où il montre que toutes les loix, tous les ressorts du gouvernement, toutes les précautions de la politique, seroient inutiles si le Prince ne les vivifioit par sa vertu; & que plus sa vertu est pure, constante & sublime, plus aussi son gouvernement sera heureux: parce que le *Tien* le favorisera, & que les peuples touchés de son exemple, se feront gloire de l'imiter.

